LOUIS FRÉCHETTE

Feuilles Volantes

POÉSIES CANADIENNES



MONTRÉAL

GRANGER & FRÈRES
ÉDITEURS

DESAULNIERS & LEBLANC
IMPRIMEURS

1891

DU MÊME AUTEUR

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

RIMES PERDUES

EN PRÉPARATION

LA FORÊT VIERGE

A Mr J. Fischer M.D.

Témoignage d'admiration et de sympathique confraternité.

Louis Fréchette

Montréal, 1er avril 1905.

POÉSIES CANADIENNES

FEUILLES VOLANTES

POÉSIES CANADIENNES

FEUILLES VOLANTES

PAR

LOUIS FRÉCHETTE



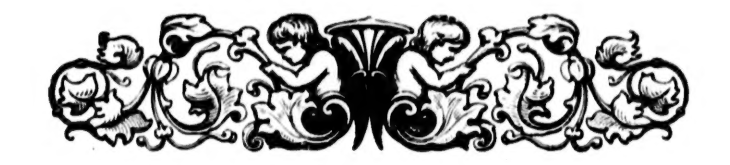
MONTRÉAL
GRANGER & FRERES
ÉDITEURS.

1891

Flè

Col

De



J.-B. DE LA SALLE

FONDATEUR DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

I

REIMS

O Reims ! j'ai vu l'éclat de tes temples superbes :
Flèches et contreforts puissants et gracieux,
Colonnes en faisceaux, éblouissantes gerbes
De marbre et de granit s'élançant vers les cieux !

J'ai vu ta cathédrale élégante et hardie,
Légère comme un rêve et belle comme un chant,
Son portail sans rival que l'aurore incendie,
Et son chevet bronzé par les ors du couchant.

Je l'ai vu devant moi ton miracle de pierre,
Fier chef-d'œuvre d'un art dont le monde est en deuil ;
Je l'ai vu se dresser splendide, et ma paupière
Garde encore un reflet du radieux coup d'œil.

Et lorsque, pénétrant sous ces vastes portiques,
Mes pas ont éveillé l'écho silencieux
Qui dort sous la forêt des vieux arceaux gothiques,
Des siècles d'héroïsme ont surgi sous mes yeux.

Aux rayons qui tombaient en flots d'azur et d'ambre
Des grands vitraux flambant de l'abside à la tour,
Saint Louis, Charlemagne, et jusqu'au fier Sicambre
Dans mon rêve ébloui passèrent tour à tour.

Ils vinrent tous. Ce fut un immense cortège :
Mes souvenirs lointains me le montrent encor,
Dans des lueurs de pourpre et des blancheurs de neige,
Défilant sous les nefs en longue chaîne d'or.

Et je songeai longtemps, perdu dans la pénombre,
Au cycle évanoui des choses d'autrefois,
Regardant se peupler de fantômes sans nombre
Ces parvis qu'ont usés les sandales des rois.

Comme tes monuments, nobles sont tes annales,
O Reims, toi qui jadis entre tes sœurs brillais ;
Mais pour y contempler les pages virginales,
Combien faut-il tourner de lourds et noirs feuillets !

De ces pages pourtant, ô Reims, il en est une
Ecrite par quelqu'un qui ne fut, parmi nous,
Ni monarque, ni même un soldat de fortune,
Mais que les temps futurs nommeront à genoux.

Ah ! devant celui-là jamais les Renommées
N'ont, les soirs de combats, sonné leurs olifants.
Il ne chevaucha point sur le front des armées ;
Sa voix ne commandait qu'à des petits enfants.

Jamais on ne le vit, en long manteau d'hermine,
Monter des degrés d'or frémissant sous son poids :
Il avait pour seul trône — et c'est là qu'il domine —
A l'école du pauvre un humble banc de bois.

Jamais des courtisans la cohorte servile
Ne l'entoura, guettant même un regard moqueur :
En vêtement de bure il allait par la ville,
Cherchant à qui verser le trop plein de son cœur.

Jamais sur son passage, inquiète ou craintive,
La foule n'a tremblé quand son œil avait lui ;
Mais, lorsqu'il se penchait sur l'enfance chétive,
Les anges du Seigneur s'inclinaient devant lui.

Il avait un grand nom, il avait des richesses ;
L'avenir l'attendait sur des seuils enchantés :
Fortune, espoirs mondains, sourires de duchesses,
Il sacrifia tout pour les déshérités.

Et puis, simple soldat dans les saintes milices,
Héros obscur, domptant la chair et ses défis,
De l'abnégation il but tous les calices
Et suspendit son âme aux clous du crucifix.

De tous les dévoûments possédé du délire,
Il prit un livre et dit aux pauvres : — Accourez !
Accourez, les petits ! venez apprendre à lire :
Les trésors du bon Dieu n'ont point de préférés.

Délaissés, orphelins, venez tous à l'école :
Je vous enseignerai, compatissant et doux,
La science profane et la sainte parole :
Je suis le serviteur des serviteurs de tous ! —

La haine lui jeta plus d'un crachat sordide ...
Mais Dieu prêtait sa force à son noble dessein ;
Et le peuple suivait cet homme au front candide,
Prêchant comme Socrate, et vivant comme un saint.

O Reims ! bien des beaux noms brillent dans ton histoire :
Sur tes dômes ont lui bien des jours triomphants :
Mais lorsque l'avenir parlera de ta gloire,
Il citera La Salle entre tous tes enfants !

Car, sur les pas royaux, quand les princes en foule
Envahissaient ton temple en habits de gala,
De tes autels sacrés jamais la sainte ampoule
N'a coulé sur un front plus grand que celui-là !

II

LA VISION

Tous les prédestinés ont de ces voix intimes.
Sur l'autel du devoir qu'ils s'offrent en victimes,
Ou qu'ils aient à jouer le sort des nations,
Ils entrevoient toujours par intuitions
Un coin de l'avenir. Leur conscience épelle,

Au fond de l'ombre où Dieu leur parle et les appelle,
Inconnus ou puissants, triomphants ou proscrits,
Des mots mystérieux par le destin écrits.
Bonaparte à quinze ans croyait à son étoile ;
Et, des décrets divins levant un pli du voile,
Dans un val aux confins des Vosges endormi,
A la vierge priant au seuil de Domremy
D'étranges voix disaient, qui parlaient d'espérance :
— Jeanne, Jeanne, debout ! va délivrer la France !

L'humble sulpicien de Reims avait aussi
De ces pressentiments ; et le vague souci
De la tâche future emplissait sa pensée.
Souvent, la nuit, la tête en ses mains enfoncée,
Les yeux baignés de pleurs et le cœur plein d'émoi,
Il s'écriait : — Mon Dieu, que voulez-vous de moi ?

Un soir, qu'en un recoin du temple solitaire,
Son âme s'épanchait dans l'ombre et le mystère
Des vastes nefs au fond des ténèbres dormant,
Un grand bruit l'éveilla de son recueillement.

L'avenir, éclairé par des lueurs mystiques,
Entr'ouvrit à ses yeux ses portes prophétiques ;
Et tout ce que l'Histoire enregistre aujourd'hui,
Vivant panorama, s'évoqua devant lui :

Il vit des vieux états, tombant en pourriture,
L'édifice crouler de toute sa stature
Sur les peuples traînant leur éternel boulet.
Il vit sous son fardeau l'opprimé qui râlait,
Suant des millions pour un royal caprice,
Montrer le poing au ciel qu'il taxait d'injustice.

Il vit, autour des rois condamnés sans recours,
L'impiété grandir dans l'impudeur des cours,
Et passer, ricanant sous son regard austère,
Des bras de Messaline aux soupers de Voltaire.

Il vit l'hydre du mal triomphante partout.
Il vit, ébranlant tout, sapant tout, souillant tout,
A la face du ciel que leur haine défie,
Affublés du manteau de la philosophie,
L'ignorance et l'orgueil proclamer en tout lieu
Que pour affranchir l'homme il faut détruire Dieu.

Il vit la royauté s'effondrer dans la boue.
Il vit, aux chevalets, aux bûchers, à la roue,
A son tour implacable arbitre du destin,
Succéder le couteau sanglant de Guillotin.

Puis, désordres sans nom, terreur, révolte, émeutes ;
L'anarchie en fureur lançant toutes ses meutes,
A l'aveugle et sans frein, contre tous les pouvoirs.
A bas tous les respects ! au vent tous les devoirs !
Il vit en frémissant les rivières accrues
Des flots de sang humain qu'on versait dans les rues.
Il vit les saints parvis s'ouvrir, et sur l'autel,
— Le paganisme ancien n'avait vu rien de tel, —
La Prostitution, en déesse drapée,
Venir prendre au grand jour la place inoccupée !...

Le prêtre haletait dans l'ombre. Les sanglots
Qu'arrachaient de son cœur ces lugubres tableaux
Faisaient pleurer au loin l'écho des saintes voûtes.
Ses larmes arrosaient le marbre goutte à gouttes.
Comme autrefois le Christ au mont des Oliviers,

Il sentait sur son front, comme un vol d'éperviers,
S'abattre l'essaim noir des misères humaines.
Il voyait, là, livrée à mille énergumènes,
La France qu'il aimait, la France son orgueil,
Vaisseau désemparé, lutter contre l'écueil,
Tandis que l'équipage, au milieu des orgies,
Le blasphème à la bouche et les manches rougies,
Dans des affolements sauvages emporté,
Profanait ton grand nom, sublime Liberté !

Et, pendant que le saint pleurait dans les ténèbres,
Le doigt de Dieu tournait d'autres pages funèbres :

C'était, plus tard, le souffle infernal de Satan
Brisant leurs ailes d'or aux légendes d'antan ;
Du scepticisme froid c'était la plaie immonde

Sans cesse élargissant sa tare sur le monde ;
C'étaient de l'idéal les temples oubliés ;
Sous le sceptre d'argent tous les genoux pliés ;
Plus d'aspirations vers le ciel ; tout entière,
L'humanité, le front courbé sur la matière,
Traînant, spectre blasé, sous le firmament noir,
Son existence morne et son cœur sans espoir.

Puis l'âpre vision s'éteignit. Clignotante,
La lampe de l'autel, de sa lueur flottante,
Seule, perçait encor les ombres du lieu saint.
Le prêtre, agenouillé, les deux mains sur son sein,
Pria toute la nuit au fond du sanctuaire.
Puis on le vit sortir, pâle comme un suaire,
Courbé, les yeux rougis, mais le front rayonnant,
Disant : — Je sais où Dieu m'appelle maintenant !

III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Je t'admire, ô mon siècle ! oui, je t'admire et t'aime,
Toi qui, sans sourciller sous l'obscur anathème
Des spectres que tu vas bravant,
Le chef illuminé comme autrefois Moïse,
Marches au but, avec un seul mot pour devise,
Le mot des braves : — En avant !

O mon siècle, qui donc a dit que tu recules,
Quand tout penseur, perçant l'ombre des crépuscules,
L'œil tourné vers les hauts sommets,

Le front dans les clartés, prunelles éblouies,
S'effare d'entrevoir les splendeurs inouïes
Des aurores que tu promets ?

Toi reculer ! quand tout, dans le large domaine
Où tressaille et se meut l'intelligence humaine,
Porte ton cachet triomphant !
Quand, sous tes pas, tandis qu'un nouveau voile tombe,
Tous les jours on entend de quelque vieille tombe
Craquer la pierre qui se fend !

Reculer ! quand l'éclat de ta torche qui passe
Du microbe invisible à l'astre de l'espace
Eclaire le vaste milieu,

Et force l'être humain, qu'il adore ou qu'il nie,
A croire, quoi qu'il fasse, au moins à son génie,
Pâle reflet qui prouve Dieu !

Reculer ! reculer ! quand, debout sur le faîte
Des saintes visions, le mage et le prophète
Voient déjà les jours éclatants
Où les âges futurs et les futures races,
Emus et recueillis, viendront baiser tes traces
Sur l'immense échelle des temps !

Reculer ! Oh ! plutôt, les âmes effrayées,
En te voyant, archange aux ailes éployées,
Courir ainsi l'éclair au poing,

Se demandent quel vent souffle aux plis de ta robe,
Et si, quelque matin, les assises du globe
Sous tes pieds ne manqueront point !

Non, mon siècle ! qui parle ainsi te calomnie !
Parmi les hiboux seuls la lumière est honnie ;
Le ciel sourit à tout progrès :
Et quand luit ici-bas quelque aurore nouvelle,
Fléchissons le genou : c'est Dieu qui nous révèle
Par lambeaux ses divins secrets.

Ces léviathans noirs aux énormes machines,
Devant qui l'Océan fait courber les échines
De ses grands flots effarouchés,

Ces lourds convois de fer dont le réseau qui gronde
Coupe les continents et ceinture le monde,
C'est lui qui leur a dit : — Marchez !

Et ce câble, où des vols de foudre condensée,
Plus prompte que l'éclair, transmettent la pensée
D'un enfant à travers les mers,
Dans ses fibres d'acier qu'est-ce donc qu'il recèle,
Si ce n'est la chaleur, si ce n'est l'étincelle
Du feu qui créa l'univers ?

Qu'il allume sa lampe au tonnerre, ou qu'il mette
Les rênes de l'algèbre au col de la comète ;
Qu'il compte et pèse les soleils ;

Qu'il dissèque la vie à sa source première ;
Qu'il donne un corps aux sons, ou tienne la lumière
Prisonnière en ses appareils ;

Qu'il dompte la douleur, supprime la distance ;
Qu'il sonde les secrets de sa préexistence ;
Qu'il cherche l'or dans un réchaud ;
Qu'il aille au zénith bleu vaincre le vol de l'aigle,
L'homme, bon gré mal gré, ne suit pas d'autre règle
Que celle qui lui vient d'en haut.

Le progrès quelquefois déconcerte ou déroute.
Mais, qu'il perfore un isthme ou se fraye une route
A travers quelque himalaya ;

Qu'importe la pensée insoumise ou méchante,
C'est, quand même et sans fin, la Nature qui chante
Son éternel alléluia !

Voilà l'humanité, son destin et sa vie !
Si parfois le vaisseau dans sa course dévie,
Hier, aujourd'hui, demain,
Toujours quelqu'un surgit qui regarde l'étoile,
S'empare de la barre, oriente la voile,
Et remet le monde en chemin.

De La Salle fut un de ces hommes sublimes.
Quand il sentit la nef rouler vers les abîmes,
Penché sur le gouffre, il crut voir

Dans les ombres quelqu'un qui lui dictait son rôle,
Et comprit qu'une main posait sur son épaule
Le poids d'un immense devoir.

Mais ces foules courant vers leur perte prochaine,
Cette société qui, pour rompre sa chaîne,
Ose tout mordre et tout narguer,
Ces peuples entraînés par leur soif de Tantale,
Comment les retenir sur la pente fatale ?
Ce torrent, comment l'endiguer ?

Tout ce sombre avenir né des anciens servages,
Comment paralyser ses terribles ravages ?
Devant tout culte anéanti,

Infaillible signal des vastes décadences,
Comment mettre une entrave aux funestes tendances
De l'esprit humain perverti ?

Et ces masses chez qui tout noble esprit s'altère,
Comment les arracher au morne terre à terre
De leur instinct matériel ?
Comment leur relever la tête ? Cette face
Où la divine empreinte à chaque instant s'efface,
Comment la tourner vers le ciel ?

Par quels moyens tenter la tâche colossale ?
Que faire ? . . . — J'instruirai le peuple ! dit La Salle.
Oui, chez ces générations,

Dont l'âme se revolte et dont le cœur se ferme,
Avec l'esprit chrétien j'irai semer le germe
Des hautes aspirations ! —

Et l'homme tint parole. Et ce héros, ce prêtre
— De tous les novateurs le plus humble peut-être —
Par son œuvre immortalisé,
Sur nos destins présents et sur ceux qui vont luire,
Qui connaîtra jamais, qui jamais pourra dire
De quels poids il aura pesé ?

Relever les petits, soutenir la faiblesse,
Tendre une main de père à ceux que le sort blesse :
Instruire le peuple ! voilà

La clé du grand secret, le mot du grand problème.
Ne vous alarmez plus, songeurs à face blême :
Tout l'avenir du monde est là !

Oui, je t'aime, ô mon siècle ! oui, je t'aime et t'admire ;
Sur les âges futurs j'entrevois ton empire,
Siècle de doute et de vertu !
Mais, sous les lambris d'or comme dans les chaumières,
O siècle de progrès ! ô siècle de lumières !
Sans ce mot-là que serais-tu ?

IV

ROUEN

Nous sommes à Rouen. La Seine qui serpente
Dans les détours des ponts, des quais et des îlots,
Reflétant vingt clochers dans le pli de ses flots,
Au creux de son vallon féerique suit sa pente.

Voici la cathédrale avec sa flèche — un clou
Dont la pointe géante accroche les nuées ;
Saint-Ouen et ses tours par l'aigle saluées ;
Et cet autre poème en pierre, Saint-Maclou !

Passons. — Sur ce cheval de bronze qui se cabre,
Quel est cet homme sombre au grand geste d'airain,
Qui dresse sur le ciel son torse souverain,
Avec ses cheveux plats et sa figure glabre ?

Cet homme, il est nommé. Caveaux du Panthéon,
— Comme le monde, un jour, ses projets gigantesques, —
Vous fûtes trop étroits pour loger sous vos fresques
Le cercueil de celui qui fut Napoléon !

Et cet autre profil dont l'aspect seul réveille,
Calme et majestueux, dans l'âme du passant,
Des demi-dieux romains le peuple éblouissant,
Quel est-il ? — Chapeaux bas, poètes, c'est Corneille !

Le premier, formidable et fatal conquérant,
Des vieux empereurs morts ramassa la couronne ;
Et l'Europe, coursier que sa botte éperonne,
S'attela d'elle-même à son char fulgurant.

Vingt ans, ce rude athlète a traîné la victoire
Comme une esclave au flanc de ses lourds bataillons ;
Et la gloire sur lui sema tant de rayons,
Que leur éclat encor déconcerte l'histoire !

La trace du second suit un autre chemin.
Il fut vainqueur aussi, mais sur une autre arène,
Et, dans sa majesté pacifique et sereine,
Passa devant son siècle une palme à la main.

De l'Art, qu'on oubliait, il rouvrit le portique,
Acclimata chez nous la langue des Titans ;
Et son puissant génie imprima sur son temps
Le cachet mâle et fier de l'épopée antique.

Moderne Ezéchiel, au vice ricaneur
Il opposa l'essor de sa pensée austère ;
Et jamais bouche humaine, aux échos de la terre,
N'a fait sonner plus haut le grand mot de l'honneur !

Saluons le guerrier ! Saluons le poète ! . . .
Mais quel est donc, plus loin, image au galbe pur,
Cet autre airain muet qui tranche sur l'azur,
Et dont l'or du soleil nimbe la silhouette ?

Est-ce un caprice d'art plus ou moins captieux ?
Je vois une effigie en soutane vêtue ;
Deux enfants sont groupés au pied de la statue :
Un qui feuillette un livre, un qui regarde aux cieux.

Non, là tout est symbole ; aucune fantaisie !
La pensée artistique a vu bien au-delà :
Et l'œuvre de La Salle est tout entière là,
Dans sa philosophique et simple poésie.

Colonne du désert faite d'ombre et de feu,
Œuvre par qui deux fois le monde s'émancipe,
Sachant unir et fondre en un même principe
Le droit de la science avec le droit de Dieu !

La Salle y dévoua son âme : et l'humble apôtre,
De ces deux droits sacrés défenseur et soutien,
Par son esprit civique et son cœur de chrétien,
A su maintenir l'un et développer l'autre.

Et voilà que, depuis plus de deux siècles, fier
De marcher sur ses pas par les monts ou les plaines,
L'essaim de ses enfants va jetant à mains pleines
Le froment de demain dans la fange d'hier.

Ces hommes ont compris, prêtre, ta grande idée !
Et, semeurs d'avenir trop souvent méconnus,
Dans mainte lande aride et dans maints sillons nus,
Ils ont fait reverdir la glèbe fécondée.

Leur devise ? deux mots : — Sacrifice et Devoir !
Le prix de leurs efforts c'est d'en haut qu'ils l'attendent.
Ils ne demandent rien : lorsque leurs mains se tendent,
C'est toujours pour donner, jamais pour recevoir !

Au niveau des martyrs ils ont haussé leur taille ;
Ils ont porté les fers et gravi l'échafaud,
Et prouvé qu'ils savaient mourir, quand il le faut,
Pour la Patrie en deuil, sur les champs de bataille.

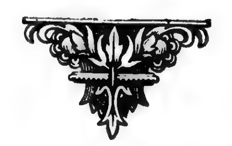
Et ces humbles — fut-il jamais rien de plus beau ? —
Par milliers aujourd'hui, sublimes caravanes,
Des grandes vérités célestes et profanes
Vont jusqu'au bout du monde agiter le flambeau.

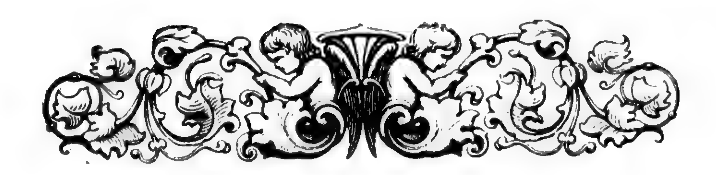
La Salle, — que les sots ou les ingrats sourient ! —
Quel est l'homme de cœur, de progrès et de foi
Qui ne te bénirait en voyant, grâce à toi,
Quatre cent mille enfants qui lisent et qui prient ?

Et, cependant, que sont tous ces bienfaits présents ?
Dans notre monde en proie aux folles aventures,
Ceux qui te béniront sont les races futures,
Ce seront nos neveux, dans deux ou trois cents ans !

Car ce sera ta gloire incomparable, ô juste !
De voir grandir sans fin le fruit de tes travaux . . .
Ne va rien envier à tes deux grands rivaux :
Leurs noms sont éclatants, mais le tien est auguste.

Tu fis l'humanité meilleure ! — Et c'est pourquoi,
Devant leurs piédestaux dont le faste émerveille,
J'ai salué du front Bonaparte et Corneille...
Et plié le genou devant ton bronze, à toi !





AU BORD DE LA CREUSE

A M. Paul Blanchemain

Oui, j'y songe souvent, ô mon lointain ami ;
Et, quand autour de moi tout repose endormi,
Et que sur mes deux mains mon front lassé se penche,
Dans ces chers souvenirs mon cœur ému s'épanche.

Sur le seuil du manoir aux murs hospitaliers,

Où j'avais découvert tant d'échos familiers,
Après avoir au front baisé vos petits anges
Frais comme des lilas, doux comme des mésanges,
Et, la voix attendrie, échangé nos adieux
Avec celle qui fait vos jours si radieux,
Nous quittâmes Biray.[1]
L'âme triste sans doute,
Nous vîmes disparaître, au détour de la route,
La tourelle cachée au milieu des massifs.
Et, la main dans la main, nous marchâmes pensifs,
Vous le fils, moi l'ami, vers la pieuse enceinte
Qui d'un noble et grand cœur garde la tombe sainte.
Pourquoi redire ici ce qui gémit en nous
Lorsque ensemble on nous vit tomber à deux genoux
Sur le tertre funèbre où dort le doux poète ?
Tandis que le clocher, rustique silhouette,

Mystérieux, jetait son ombre entre nous deux,
Nos cœurs sentaient quelqu'un qui se rapprochait d'eux[2].
Ami, ces moments-là, malgré les destinées,
Sacrent l'amitié mieux que de longues années !

Ce saint devoir rempli, vers des pays nouveaux
Nous partîmes, traînés par deux fringants chevaux.
Quels horizons ! et quelle ineffable journée !
Sur la plaine, d'azur et d'ambre illuminée,
Dans des bruines d'or, nos regards croyaient voir
La verdure sourire et les rayons pleuvoir.
Fraîche encor du baiser de l'aube matinale,
La campagne brillait dans sa grâce automnale.
Là des bosquets touffus, des coteaux ondulés
Que festonne la vigne ou que dorent les blés ;
Plus loin, de grands bœufs roux à l'allure indolente ;

Un filet d'eau qui fuit sous une arche branlante ;
Là-bas, un vieux castel dégageant, au travers
De maigres peupliers et de châtaigniers verts,
Pignons à girouette ou poivrière grise.
Et puis des papillons voltigeant à la brise ;
Des buissons pleins d'oiseaux et de vagues rumeurs ;
Des vents frais tout chargés d'aromes parfumeurs ;
Dans l'écho le refrain d'une chanson lointaine ;
Et puis . . . Mais à quoi bon ? Ma mémoire incertaine
Par ces détails oiseux ne pourrait que ternir
Ce qui sans doute est vif dans votre souvenir.

Nous nous acheminions vers la source où la Creuse
S'ouvre un lit murmurant dans sa vallée ombreuse.
Soudain, comme un coursier qui se cabre et hennit,
Prisonnières heurtant leurs parois de granit,

Voici de Saint-Benoît les bruyantes cascades.
Nous égarons nos pas sous les sombres arcades
Du vieux cloître en ruine où les bénédictins
Pâlirent autrefois sur les textes latins.
Tombeaux, inscriptions par les siècles rongées,
De mousses et de lierre ogives surchargées,
Beaux restes mutilés de chapiteaux romans,
Tous ces trésors poudreux des anciens monuments,
Nous interrogeons tout, fatiguant nos paupières
A déchiffrer les mots de ces pages de pierres.
Nous découvrons aussi quelques travaux romains ;
Puis, pour vous oublier, tristes débris humains,
Inclinés sur le bord du rocher qui surplombe,
Nous allons méditer au bruit de l'eau qui tombe !

Quelqu'un nous avait dit : " Là-haut, sur ce sommet

Au pied duquel, ruisseau que le druide aimait,
Le Portefeuille roule en chantant sous les saules,
S'élève un vieux dolmen, reste des vieilles Gaules[3]."
Quelques instants après, vers le plateau lointain
Où gît ce survivant de tout un monde éteint,
Enjambant les talus, sautant de roche en roche,
Effarouchant l'oiseau qui fuit à notre approche,
Nous nous hâtons tous deux, prêtant, chemin faisant,
Notre oreille aux récits du petit paysan
Pieds nus et l'œil madré qui nous montre la route,
Et qui, d'un ton ravi, tout charmé qu'on l'écoute,
Et promenant sur nous ses regards ébahis,
Nous conte la légende étrange du pays :
Cet étang, c'est la *Mare aux Martes* ; sur ces pierres,
Tous les soirs, à minuit, les pâles lavandières
— Quiconque les dérange a de cuisants remords ! —

Viennent battre et laver le blanc linceul des morts.
Des gens ont, disait-il, vu la *Pierre levée*
Des Rendes, dans la nuit, descendre la cavée,
Allant à je ne sais quel affreux rendez-vous . . .

Lorsque l'enfant se tut, nous avions devant nous,
Enigme interrogée en vain par l'antiquaire,
Le dolmen — une masse énorme de calcaire —
Qui, sur quatre piliers informes suspendu,
S'élève hors du sol de ce coteau perdu,
Comme un autel dressé pour quelque dieu farouche.
Le colosse était là, verdi par une couche
De mousse et de lichens — témoin morne et discret
D'une époque dont nul ne connaît le secret.

O sombres monuments des âges druidiques,

Qui donc fera jaillir de vos blocs fatidiques
L'éclair mystérieux qui, depuis trois mille ans,
Invisible pour tous, couve en vos rudes flancs ?

Nos deux chevaux piaffaient au loin sous une oulmière.
Un chemin plat, uni, plein d'ombre et de lumière,
Au milieu de la plaine et sous un ciel doré,
Serpentait devant nous comme un ruban moiré.
Presque au hasard, en vrais enfants de la Bohême,
Nous nous mîmes en route. Oh ! quel riant poème,
Que cette excursion à travers ce Berry
Si gai, si verdoyant, si frais et si fleuri !

Je crois m'y voir encor. Suspendant notre course,
Parfois nous faisons halte au bord de quelque source,
Où, sous le front penché de quelque arbre songeur,

Nous rompons en riant le pain du voyageur.
Nous recherchons surtout les sites, les ruines,
Les murs démantelés penchés sur les ravines.
Nous visitons aussi campagnes et hameaux,
Avec les villageois échangeant quelques mots.
Voici Saint-Sébastien et sa vaste tour ronde ;
Puis Saint-Germain qui fut lieu d'exil sous la Fronde...
Vieux clochers, bourgs coquets, murs noircis, gai manoir,
Carrefours où se dresse une croix de bois noir,
Tout a laissé chez moi des souvenirs vivaces.

Je n'oublierai jamais, près du château des Places,
La jeune paysanne aux yeux bleus, nous contant,
Timide, la légende antique de l'étang :
Un seigneur mécréant, rapace oiseau de proie,
Une femme qui fuit, une enfant qui se noie,

Un crime, un châtiment . . . Et puis, que sais-je moi ?
Sinon que nous prêtions l'oreille avec émoi.

Enfin le jour tombait. Le soleil qui décline
Dorait de tons moins vifs le flanc de la colline.
Tout à coup, et jetant son ombre aux alentours,
Sur un roc formidable, un sombre amas de tours,
De lourds donjons penchants, de croulantes murailles,
Comme un géant troué qui perdrait ses entrailles,
Apparaît devant nous. C'est Crozant !
Quel beau soir,
Ou plutôt quelle nuit nous passâmes à voir
La ruine exhiber, immense, au clair de lune,
Les flancs déchiquetés de sa carcasse brune,
Et de reflets blafards vaguement inondés,
Profiler sur l'azur ses grands murs lézardés !

Seuils effondrés, arceaux béants, porches pleins d'ombres,
Arcs-boutants délabrés émergeant des décombres,
Blocs disjoints envahis par la ronce et les houx,
Long couloirs éventrés heurtés par les hiboux,
Pans épais perforés de spirales funèbres,
Souterrains où l'on voit des yeux dans les ténèbres,
Parapets chancelants qui semblent s'accrocher
Aux arbres rabougris qui pendent du rocher,
Puissants remparts flanqués de bastions énormes,
Lourds amoncellements, écroulements difformes,
Tout dans ce fier débris, farouche majesté
Où l'implacable main des âges a sculpté
Le tragique blason des vieux siècles gothiques,
Prenait à nos regards des formes fantastiques.
Cela semblait, sous l'astre aux rayons tremblotants,
Comme un spectre arrêté sur les confins du temps !

Soudain il nous sembla, cachés dans la pénombre,
Voir s'animer au loin la forteresse sombre.
Nous entendons grincer herses et ponts-levis ;
Et les barons d'antan, de leurs archers suivis,
Bardés de fer, la lance au poing, panache en tête,
Noirs chevaucheurs sonnant leur fanfare de fête,
— Ainsi que le vautour qui des grands monts descend, —
Féroces, altérés de pillage et de sang,
Vont rançonner les bourgs et battre la campagne.
Leur file se déroule au flanc de la montagne.
Ils vont, et les hauts faits de ces rudes tueurs
Allument l'horizon de sinistres lueurs.
Puis, sanglants et repus, lourds de butin, sauvages,
Harrassés d'une nuit de meurtre et de ravages,
Essuyant leur flamberge aux mousses du sentier,
Vers les murs sourcilleux de leur repaire altier,

Nous voyons remonter ces fondateurs de races,
Laissant fumer au loin des villes sur leurs traces.

Et puis, suprême exploit de ces puissants larrons,
Que l'on nommait alors burgraves ou barons,
Nous croyons voir, hideux, au reflet des lanternes,
Des cadavres se tordre aux gibets des poternes !
O castels féodaux, jadis si pleins de bruits,
Comme on aime à rêver sous vos créneaux détruits !

Or, comme nous quittions l'antique citadelle,
Qui domine à la fois la Creuse et la Sedelle,
Et que je vous montrais, sur la grève, en aval,
Un vieux moulin tournant sa roue au fond du val,
Vous, ému, par-dessus la crevasse béante
Qui l'isole du roc où perche la géante,

Sur l'escarpement noir — pour clore l'entretien —
Vous m'indiquiez du doigt l'humble clocher chrétien,
Qui, depuis deux mille ans, voit tomber en poussière
Les colosses de marbre et les babels de pierre !

Dans l'auberge du lieu nous trouvant à l'étroit,
Le curé nous avait accueillis sous son toit ;
Ce brave et bon abbé, cœur droit et sympathique,
Qui trouva le moyen de parler politique
Et dogmes, sans jamais faire un retour mesquin
De vous chaud royaliste, à moi républicain !

C'était le lendemain jour de grande *assemblée*.
Le trot de nos chevaux, sur la route sablée,
Nous emporta bientôt vers d'autres horizons.
Aux branches des taillis dans l'herbe des gazons,

La nuit à pleines mains avait semé des perles ;
Sous la feuille sifflaient les pinsons et les merles ;
Les taons sonnaient la charge autour des églantiers ;
Et, par files, suivant le détour des sentiers,
Joyeux, et nous faisant un salut de la tête,
Des couples d'amoureux s'en allaient à la fête,
Ayant mis le matin leurs habits les plus beaux,
Et faisant sur le sol résonner leurs sabots.

Désormais la campagne est plus accidentée.
Quand nous avons gravi quelque longue montée,
Il nous faut redescendre au fond des ravins creux.
Nous cotoyons parfois d'âpres coteaux ocreux,
D'où l'œil découvre au loin de vastes chenevières.
Nous saluons ici le manoir des Clavières ;
Puis nous apercevons, monceau de granit brun,

Ce rival de Crozant qu'on nomme Châteaubrun[4].

La Creuse sous sa droite, un torrent sous sa gauche,
Le vieux burg dresse au loin sa gigantesque ébauche
Dont l'arête hardie, au fond du ciel serein,
Découpe, rude et fier, son profil souverain.
Jamais ruine n'eut un aspect plus austère.
Pour la mieux contempler nous mettons pied à terre ;
Et, comme j'en crayonne un informe croquis,
Vous, poète inspiré, dans un sonnet exquis,
Devant ce sombre acteur de plus d'un sombre drame,
En admiration vous épanchez votre âme.

Enfin nous arrivons à ce recoin perdu
De l'Indre, qui nous montre, aspect inattendu,
Surgissant tout à coup des parois d'une gorge,

Un clocher qu'on voit poindre au milieu des champs d'orge.
C'est le petit village aimé de George Sand,
Gargilesse, retraite obscure où le passant
S'arrête ému devant mille anciennes reliques.

Ici c'est l'abaye aux murs mélancoliques ;
Là c'est d'un vieux château le tympan blasonné
Qu'appuie une tourelle au front découronné ;
Puis enfin, c'est l'église, un bijou d'édifice
Qui mêle dans son style, élégant artifice,
Du gothique au roman tout le charmant détail.
Nous en admirons tout, de l'abside au portail,
Jusqu'à la crypte sombre où le vieux capitaine
Guillaume de Naillac, grand prieur d'Aquitaine,
Sous sa roide effigie aux longs traits imposants,
De son dernier sommeil dort depuis sept cents ans[5].

Nous promenons un peu notre allure bourgeoise
Sur la place où bruit la foire villageoise.
Près d'un ruisseau jaseur et presque inaperçu,
On nous montre un logis rustique au toit moussu,
Où, souvent, d'un grand nom fuyant la servitude,
L'auteur d'*Indiana* chercha la solitude.

Puis un bruit de sabots et de crin-crin joyeux
Arrivant jusqu'à nous, voyageurs curieux,
Nous entrâmes pour voir les danses berrichonnes.
Hélas! à notre aspect, fillettes folichonnes,
Pour prouver que de nous elles faisaient grand cas
Se mirent à danser valses et mazurkas.

Plus de folle bourrée au son des cornemuses . .
Vous fuyez donc aussi le bal rustique, ô Muses

Enfin, sautant tous deux dans notre phaéton,
Nous prenons en riant la route d'Argenton ;
Argenton la puissante, Argenton la romaine,
Où le touriste errant qui le soir s'y promène
Se heurte à chaque pas sur des débris gisants,
Vestiges d'un passé vieux de dix-huit cents ans !

La voici ; regardez ! De ses hauteurs altières,
Pendent en noirs tronçons des murailles entières.
La voici, pittoresque, avec son château-fort
Qui dans le vif du roc s'arc-boute avec effort ;
Avec sa basilique à la flèche hardie,
Dont la rosace jette un reflet d'incendie ;
Avec son esplanade et ses couronnements
D'où l'œil découvre au loin tant de sites charmants ;
Avec son ancien cirque et sa tour distordue,

Croulante, et qu'on dirait avoir été fendue
Par quelque coup d'estoc monstrueux. La voici !
Que d'assauts meurtriers se donnèrent ici !

Nous étions arrivés presque à la nuit tombante.
La fête, comme ailleurs, éclatait, absorbante ;
Des bazars regorgeant de monde et de clarté
Dans l'ombre des maisons s'ouvraient de tout côté ;
La soirée était belle et la foule rieuse ;
Du plaisir on sentait l'aile mystérieuse,
Toujours jeune, flotter sur le vieux bourg romain ;
Bras dessus bras dessous, ou se donnant la main,
Des bandes, de partout pour le bal accourues,
En groupes tapageurs circulaient dans les rues,
A tue-tête chantant quelques refrains joyeux.
Une larme monta de mon cœur à mes yeux,

Lorsque, si loin, au fond de votre chère France,
J'entendis l'air aimé d'une ancienne romance
Que ma vieille nourrice, au vieux foyer, chez nous,
Chantait en m'endormant, le soir, sur ses genoux[6].
Alors, ô mon ami, malgré nos sorts contraires,
Je compris mieux encor combien nous étions frères !

Je le compris surtout lorsque sans hésiter,
Le soir même, à la gare, il fallut se quitter.
De France et d'avenir bien longtemps nous causâmes,
Echangeant entre nous le meilleur de nos âmes.
Vous retourniez au toit de vos enfants chéris ;
Et moi, je reprenais la route de Paris,
Emportant dans mon cœur plus que je ne raconte.

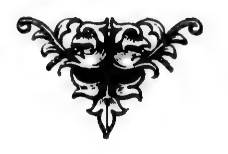
Ces beaux jours sont bien loin, car la vie est bien prompte ;

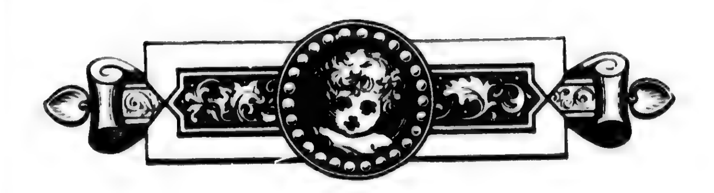
Mais j'y songe souvent, ô mon lointain ami !

Et, quand autour de moi tout repose endormi,

Et que sur mes deux mains mon front lassé se penche,

Dans ces chers souvenirs mon cœur ému s'épanche.





L'ESPAGNE

A l'occasion des insultes faites au roi Alphonse XII
par la populace de Paris.

Pourquoi donc cette insulte inepte ? Depuis quand,
O fier peuple français, le sifflet provocant,
Les farouches clameurs et les lâches huées,
Sous tes portes aux bruits de gloire habituées,
Accueillent-ils ainsi l'étranger dans Paris ?

Depuis quand est-ce donc par des charivaris
Que la France reçoit l'hôte qui la visite ?
Retournons-nous au temps du Borusse et du Scythe ?
Ton beau titre de peuple éminemment courtois,
Des sots, pour l'abdiquer, monteraient sur les toits !
O folie ! est-ce là de la vertu civique ?
Tu renoncerais donc, sublime République,
Si belle en tes succès, si noble en tes revers,
Désormais à donner l'exemple à l'univers !

France, ce n'est pas toi qui commis cet outrage.
L'Europe tout entière a connu ton courag ,
Mais ne te vit jamais arracher les fleurons
Qui, sans injure aux tiens, brillent sur d'autres fronts !
Des gloires d'ici-bas ta part est assez large
Pour que celles d'autrui ne te soient point à charge.

Ce prince, chef élu d'un grand peuple éclairé,
Devait passer chez toi comme un être sacré.
C'est un monarque, soit ; en est-il moins un homme ?
Et puis Néron lui-même, à l'étranger, c'est Rome !
Ce roi, du sol français n'eût-il pas fait le sien,
Eût-il vingt fois porté l'uniforme prussien,
Eût-il été cent fois l'hôte de l'Allemagne,
Saluez ! à son front luit le blason d'Espagne !

Donc c'est bien à l'Espagne, à ses nobles drapeaux
Qu'on prodigue l'opprobre ainsi hors de propos !
Maladroits ! avez-vous, en huant ce carrosse,
Effacé Saint-Quentin, Pavie et Saragosse ?
Nos pères, ces vainqueurs aux champs d'Almonacid,
Tout en croisant l'épée avec les fils du Cid,
Respectaient votre gloire, antiques Hispanies,

Terre de sommets bleus et de plaines jaunies,
De donjons menaçants, de seuils hospitaliers,
Où sonna l'éperon des derniers chevaliers !

O Murcie, Aragon, Castille, Andalousie,
Pays bénis du ciel, et que la Poésie,
Eprise, un soir d'été, de vos charmants séjours,
D'un reflet de son aile a dorés pour toujours,
C'est à vous que l'on jette un cri blasphématoire !

Mais ces hommes n'ont donc jamais lu votre histoire !
Ils n'ont donc jamais su — l'on comprend leur dédain —
Que l'Espagnol, poète, artiste et paladin,
Fut, peuple sans rival que la gloire enveloppe,
Durant plus de mille ans, le premier de l'Europe !
Que déjà, du temps même où les forums romains

Au mot de liberté, joyeux, battaient des mains,
L'Espagne au fond des bois tenait des assemblées !
Que, près d'un siècle avant que les castes troublées
Discutassent à Londre avec acharnement,
Les Cortès, à Léon siégeaient en parlement !
Que huit cents ans bientôt auront lui sur le monde,
Depuis que le Progrès, qui dénoue et féconde,
Sur le sol espagnol brisa le premier frein,
Et proclama les droits du peuple souverain !
Que ce peuple fut grand par les arts et la guerre !
Qu'il sut braver jadis Charlemagne, et naguère
Sut défier encor le fameux conquérant
Que l'Histoire a nommé Napoléon le Grand !
Que Viriathe, à lui seul, rebelle à tout servage,
Acculé comme un loup dans la sierra sauvage,
Dix ans tint en échec Rome et ses généraux !

Que Pélage, à son tour, formidable héros,
Ecrivit de son glaive une légende telle,
Qu'elle a suffi pour rendre une époque immortelle !
Que des grands noms l'Espagne est l'un des plus anciens ;
Que Cadix fut bâti par les Phéniciens,
Sagonte par les Grecs, par les Gaulois Numance ;
Que Rome de Madrid a jeté la semence ;
Que Carthagène avait Asdrubal pour parrain,
Et Tolède pour père un sauvage du Rhin !

Et puis, quelle autre race ou lettrée ou guerrière
A su porter plus loin l'éclat de sa carrière ?
Quelle autre nation, quel peuple jeune ou vieux
A bercé dans ses bras plus d'enfants glorieux ?
L'Espagne eut Cespédès, cet autre Michel-Ange,
Cervantès le profond et Mendoza l'étrange,

Calderon, de Vega, Santos, Montemayor,
Velasquez, Juan Calvo, Murillo, Salvador,
Zurbaran, Hernandez, Medina, Mercadante,
Tous les talents depuis Phidias jusqu'à Dante,
Tous les héros connus d'Achille à Spartacus :
Elle eut Léonidas, et Coclès, et Gracchus . . .
Mais pourquoi tant fouiller dans la cendre historique ?
L'Espagne eut — c'est assez — Lépante et l'Amérique !

Lépante ! — c'est le duel de deux âges rivaux ;
La lutte du passé contre les temps nouveaux ;
C'est du monde en travail l'une des grandes crises ;
C'est l'Occident chrétien avec l'Asie aux prises ;
Ce n'est plus un combat entre deux nations,
C'est l'âpre choc de deux civilisations !
Or l'Espagne, enrayant l'univers sur sa pente,

Soldat de l'avenir, fut vainqueur à Lépante !

L'Amérique ! — Salut, carrefour surhumain
Où de l'humanité bifurque le chemin !
Comment, avec les mots d'une langue inféconde,
Te nommer, ô sublime éclosion d'un monde ?
Effacez l'Amérique, où, sentant son déclin,
L'Europe qui fermente a versé son trop plein,
Et, sous son propre poids dont le fardeau l'écrase,
L'univers ébranlé chancelle sur sa base.
L'Amérique c'est la soupape des Titans,
Le balancier qui vibre entre les mains du temps :
Double objet qui, donnant au vieux monde un sol libre,
Prévint l'explosion et sauva l'équilibre !

Or, à toi, noble Espagne ! à toi, Ferdinand deux,

La grande part d'honneur dans ce pas hasardeux !
Car, quel que soit le point qu'indiquât sa boussole,
Si Colomb fut génois, sa barque est espagnole !

Oui, l'Histoire à parlé ; tout ce qui peut tenir
D'aurore, de progrès, d'espoir et d'avenir
Dans deux noms d'ici-bas — ô vérité frappante ! —
Tient dans ces deux grands mots : Amérique et Lépante !

Et notre âge les doit, Espagne, à tes héros !

Enfin, qui n'aimerait tes vieux romanceros,
Tes ballades d'amour, tes légendes tragiques,
Les récits merveilleux de tes conteurs magiques,
Belle Espagne ? Souvent mon rêve tend les bras
Vers tes escurials et vers tes alhambras,

Où, la nuit, vont errer sous les verts sycomores
Tes monarques chrétiens avec tes vieux rois mores.
Il aime les grands airs de ton noble hidalgo,
Ton boléro joyeux, ton souple et fier tango,
Tes gais torréadors, tes brunes gitanelles
Cachant sous l'éventail leurs ardentes prunelles ;
Il s'arrête parfois aux balcons du Prado,
Lorsque la senora soulève son rideau
Pour écouter chanter les douces sérénades ;
Il se penche souvent au bord des esplanades,
A l'heure où le son vif et clair des tambourins
Flotte dans l'air ému de tes longs soirs sereins.
Et puis, jamais lassé d'aller boire à tes sources,
Mon rêve, revenu de ces lointaines courses,
— De parfums, d'harmonie et d'amour enivré, —
Garde encore un reflet de ton beau ciel doré.

Oui, j'aime ce pays de la blonde romance,
Où Corneille a puisé, par où Hugo commence !
Sol de l'antique honneur à la valeur uni,
Qui nous prête le *Cid* et nous donne *Hernani !*
Sol prodigue et fécond, rien ne manque à ta gloire,
Et quiconque t'insulte, insulte aussi l'Histoire !

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces hideux excès,
Je ne reconnais point le noble sang français.
Ce n'est pas là non plus la République fière
Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frère !
Au-dessus de ce tas d'ignorants dévoyés,
D'anarchistes jaloux et peut-être . . . payés,
Dans d'autres régions on voit planer la France.
Celle-là sut toujours prêcher la tolérance ;
Et — même auprès d'un roi, fût-il monstre et payen, —

Dans ses devoirs envers l'hôte et le citoyen,

Si la France mentait à son rôle historique,

Nous saurions protester, nous, Français d'Amérique !





LE PELLERIN

A Mme Adine Riom, de Nantes.

En souvenir d'une charmante hospitalité.

C'est un gros bourg assis sur les bords de la Loire.
Poudreux, morne, accoudé sur son coteau penchant,
Il regarde à ses pieds le grand fleuve de moire
Rouler ses larges flots de l'aurore au couchant.

On dirait ces vieillards, au seuil de leur chaumière,
Qui, dans la paix des jours trop longtemps attendus,
Semblent suivre des yeux, au loin, dans la lumière,
On ne sait quels lambeaux d'anciens rêves perdus.

Il repose au soleil, il dort sous les étoiles ;
Songeur, mais sans regrets, de saison en saison,
Il voit s'éparpiller l'essaim de blanches toiles
Que la brise du large emporte à l'horizon.

Il ignore le bruit, les chocs, la vie émue ;
Il n'aperçoit, quand vient le réveil du matin,
De toute la fumée où le monde remue,
Que celle du steamer qui fuit dans le lointain.

Autrefois, dévastant la campagne et les villes,
Rasant les foyers morts et les champs d'épis mûrs,
Deux fois le noir brandon des discordes civiles
En décombres sanglants transforma ses vieux murs.

Mais le canon s'est tu : la torche s'est éteinte :
Partout la quiétude a remplacé le bruit :
Ce n'est plus le tocsin, c'est l'angélus qui tinte
Dans le beau clocher neuf du temple reconstruit.

Le villageois paisible a rebâti son gîte ;
Les champs ont retrouvé leur blond manteau d'épis ;
Et, si quelqu'un s'émeut, c'est qu'un oiseau s'agite
Dans le lierre qui grimpe aux vieux murs recrépis.

Silence dans la rue et calme sur la grève . . .
Oh ! quand le cœur s'éprend des choses d'au-delà,
Pour caresser en paix sa pensée ou son rêve,
Quel coin de paradis que ce bon vieux bourg-là !

Je le revois souvent, aux heures fugitives
Où le poète, un peu comme les amoureux,
S'attarde à contempler les douces perspectives
Qu'éclaire le rayon des souvenirs heureux.

Un jour d'isolement, quand mon âme assoiffée
Cherchait la poésie aux hasards du chemin,
Fut-ce la Providence ou quelque bonne fée,
Quelque chose m'avait conduit là par la main.

Mon labeur n'eut jamais de plus fraîche retraite ;
Ma méditation de plus ombreux sentiers ;
Jamais je n'ai cueilli, plus tendre et plus discrète,
La fleur au doux parfum des saintes amitiés.

Nous avions là jardin, verger, pelouse verte,
Avec des murs croulant sous les pampres ; vraiment
Cela formait, autour de ma fenêtre ouverte,
Un gracieux tableau dans un cadre charmant.

J'en raffolais, surtout quand l'aube, ouvrant son urne,
Semait de diamants l'or des chemins sableux,
Ou quand, le soir venu, montait l'astre nocturne
Sous le dais estompé des grands firmaments bleus.

Et ces beaux horizons aux lignes reposées,
Où mon regard aimait à vous chercher souvent,
Dans l'ombre de la nuit, lumineuses croisées
Des hauts moulins tournant leurs ailes dans le vent,

Comme ils me captivaient avec leurs silhouettes
De grands pins parasols émergeant des massifs,
Leur donjon de Buzay hanté par les chouettes,
Et leurs prés verts, plantés de vieux chênes pensifs !

Mais, au flanc des coteaux, qu'est-ce donc qui rougeoie
Et jette ces reflets fauves aux alentours ?
Quels sont ces chants lointains et ces longs cris de joie
Qui mêlent leur fanfare aux trompes des pastours ?

La brise, par moments, sur ses ondes fluides,
Nous apporte un bruit sourd et plein d'étrangeté :
C'est l'âpre appel d'airain des antiques druides . . .
Salut, belle Bretagne, à ta Saint-Jean d'été !

Souvent je crois refaire, au fil des rêveries,
Mes courses — douce trêve aux travaux épuisants —
Le matin par la lande aux bruyères fleuries,
Le soir par les chemins bordés de vers luisants.

D'autres fois, près du bord que la vague caresse,
Je reviens voir dormir la lune sur les eaux,
Sans songer si mes pas troublent dans leur paresse
Les douaniers ronflant sous leurs toits de roseaux.

Nous vivions là, pareils aux pinsons dans les branches,
Savourant le plaisir d'échanger sans rancœur,
Dans le laisser-aller des intimités franches,
Même l'humble sequin contre l'or pur du cœur.

Tous les soirs — je veux bien qu'on m'en ridiculise —
Avant le couvre-feu, solitaires passants,
Nous poussions doucement la porte de l'église
Pour aller devant Dieu rêver aux chers absents.

Je vois planer d'ici, sur notre front qui penche,
L'ombre des hautes nefs au solennel décor . . .
Sereine émotion de l'âme qui s'épanche,
Jamais je ne t'avais si bien comprise encor !

Enfin, avec le jour qui tombe, arrivait l'heure
Des récits merveilleux, aimés du paysan :
Et le conte naïf, la légende qui pleure
Nous prêtaient tour à tour leur charme séduisant.

Puis, au travail ! Ou bien, causerie en famille,
Prolongée au milieu du silence des nuits,
Pendant qu'un rossignol perdu dans la charmille
Modulait sa chanson d'allégresse ou d'ennuis.

Alors, tandis qu'au vol des vagues fantaisies,
Nous chassions la chimère aux attraits persifleurs,
Que de fois la clé d'or des chastes poésies
Nous ouvrit les jardins de l'Idéal en fleurs !

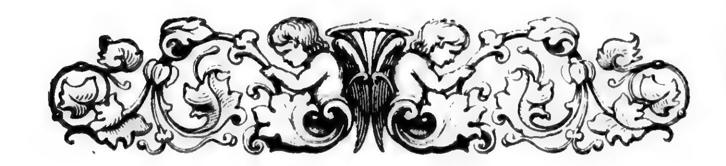
Ce temps est loin déjà : l'année aux pas rapides
A quatre fois, depuis, tourné son sablier :
Mais ces longs jours sereins et ces beaux soirs limpides,
Mon cœur, si vieux qu'il soit, ne peut les oublier.

Leur fantôme me suit comme une ombre fidèle :
Et mon rêve là-bas retourne à chaque instant,
Comme l'oiseau qu'Avril ramène à tire-d'aile
Vers l'ancien nid témoin des doux amours d'antan.

Merci, cher bon vieux bourg, pour ces beaux reflets roses
Dont se pare mon ciel trop souvent obscurci :
— Hélas ! qui ne gémit sous l'ongle des névroses ? —
Pour ces souvenirs-là, cher bon vieux bourg, merci !

Et toi, noble Bretagne, aïeule au cœur de chêne,
Toi qui n'as qu'un drapeau, qu'une âme et qu'un autel,
Toi dont l'antique histoire est une longue chaîne
Où chaque chaînon porte un cachet immortel :

Mère ! tu sais combien j'aime tes vastes landes,
Tes bois, tes monuments, tes forêts de menhirs,
L'essaim mystérieux de tes vieilles légendes . . .
A toi surtout, merci pour ces chers souvenirs !



A QUINZE ANS

Et mon cœur garde son image
Toujours!

DELPHINE GAY.

Si vous passez dans mon village,
Vous verrez, au fond d'un enclos,
Un vieux chalet vaincu par l'âge,
Croulant, comme dans les tableaux.



image

INE GAY.

Il est écarté de la route ;
Rien d'étrange ne le trahit :
Quelquefois une chèvre y broute
L'herbe haute qui l'envahit.

Chaque saison, l'on voit s'emboire
Ses anciennes couleurs ; et puis
Les oiseaux ne viennent plus boire
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de riches vergers ; les brises
De l'automne humide et venteux
Déchiquètent les têtes grises
Des grands peupliers souffreteux.

Aux crevasses des cheminées
L'hirondelle niche au printemps :
Mais ce toit, depuis des années,
N'a pas eu d'autres habitants.

Rien n'embellit, rien ne décore
Ce dénûment presque absolu ;
Seul un vieux lierre grimpe encore
Aux clous d'un auvent vermoulu.

Cet auvent délabré s'effondre
Sur un chambranle trébuchant,
Où viennent jouer et se fondre
Les lueurs fauves du couchant.

Oh ! la radieuse fenêtre ! . . .
Chaque fois que je la revois,
Quelque chose en mon cœur pénètre
Qui met des larmes dans ma voix

Pourquoi ? — J'avais trempé ma plume
Pour vous l'écrire, mais voilà :
Il me faudrait faire un volume
Pour répondre à ce pourquoi-là.

J'avais quinze ans. De la jeunesse
En moi déjà sonnait le cor :
J'aurais vendu mon droit d'aînesse
Pour un sourire . . . ou moins encor.

J'allais par les bois, sur les grèves,
En proie à de vagues ennuis ;
Mes jours étaient hantés de rêves,
Et des larmes troublaient mes nuits.

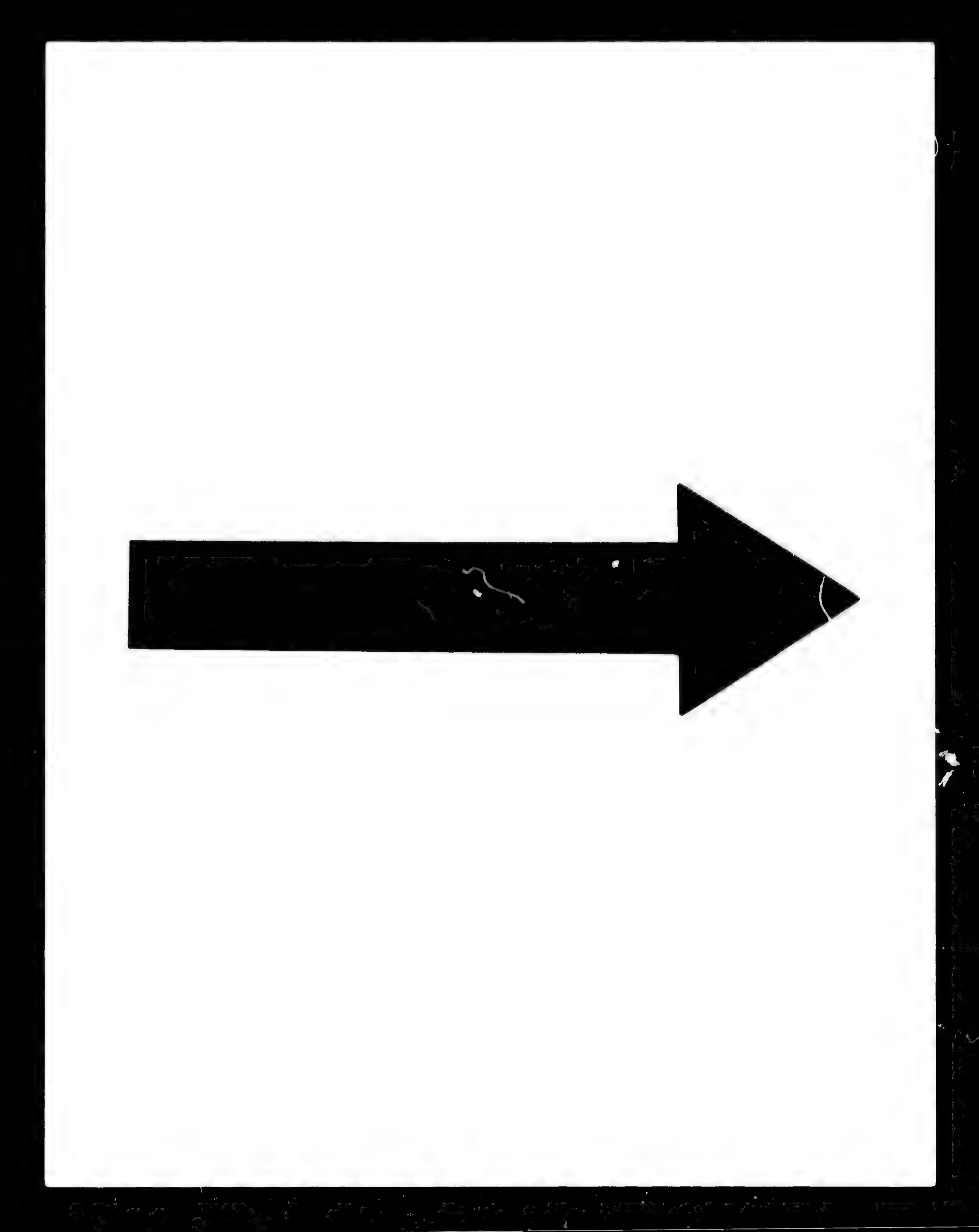
A cet âge où l'âme raffole
De toute énervante liqueur,
Souvent mainte émotion folle
Pour un rien me prenait au cœur.

Dans mes courses à l'aventure,
Je passais près du vieux chalet,
Dont alors l'antique structure
Dans un frais jardin s'isolait.

La maison était habitée
Par des Anglais, nous disait-on :
Famille à l'aise, molestée
Par tous les cancans du canton.

C'étaient des anciens : gens austères
Qu'on n'apercevait pas souvent.
Jamais d'enfants dans les parterres ;
L'aspect morne d'un vieux couvent.

Chaque fenêtre était fermée ;
Et, quand je faisais, soucieux,
Ma promenade accoutumée,
Jamais je n'y levais les yeux.



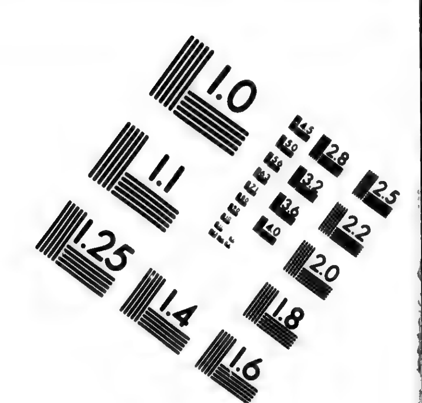
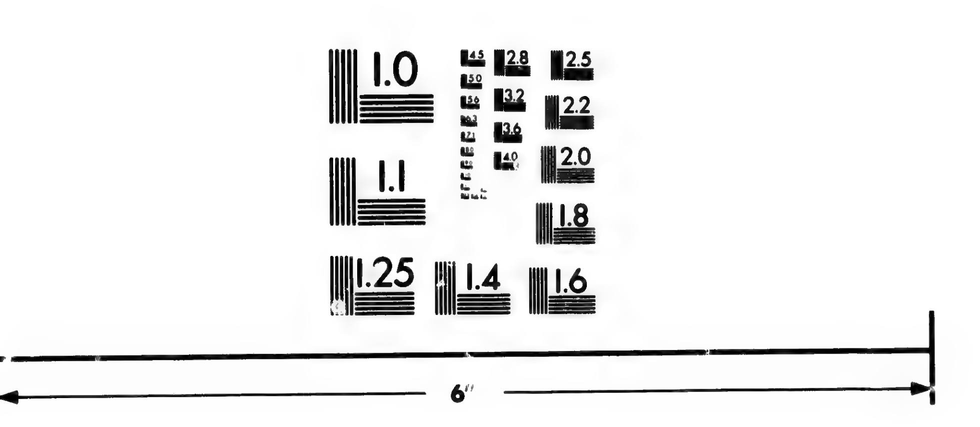
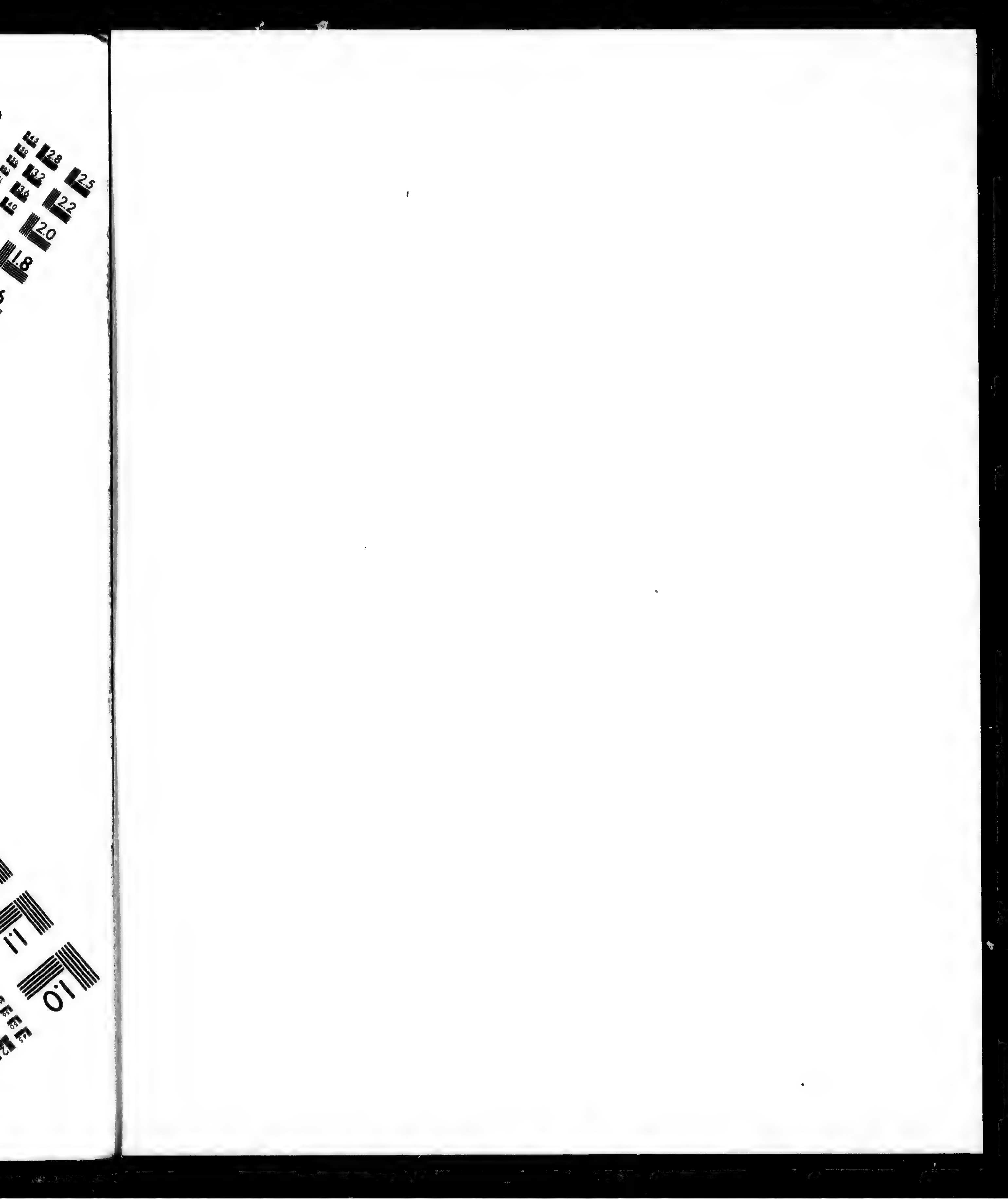


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Un soir pourtant, — toute ma vie
En garde un souvenir croissant, —
Je ne sais quelle étrange envie
Me fit retourner en passant.

Pour ma pauvre âme à peine ouverte,
Quelle aube ! quelle éclosion !
A travers la ramure verte
J'eus une blanche vision.

A cette fenêtre en ruines
Que je viens de vous dessiner,
Au milieu de roses bruines
Je vis un profil rayonner.

Un profil . . . comment vous dirai-je ?
Je vous le décrirais en vain :
Un de ces profils où Corrége
Mettait tant de reflet divin.

C'était une tête sereine,
Une fraîche tête d'enfant ;
Mais jamais face souveraine
N'eut un éclat plus triomphant.

Elle m'est encor familière :
Je la retrouve en mon sommeil,
Blonde, et dans son cadre de lierre
Souriante au couchant vermeil.

Elle était divinement belle ;
Le plus grand peintre de portraits
Eût trouvé son pinceau rebelle
Devant l'idéal de ses traits.

Son regard plongeait dans l'espace . . .
Mille parfums débilitants
Flottaient dans la brise qui passe,
Avec les chansons du printemps.

Ne croyez pas que j'exagère :
Ma pauvre raison s'ébranla ;
Je m'enfuis ! — La belle étrangère
Pour toujours aussi s'envola.

Je ne la revis plus. Une ombre
S'efface moins rapidement.
Mais de mes souvenirs sans nombre
C'est peut-être le plus charmant.

O fleur des premières aurores !
Bouton d'or si vite cueilli !...
Depuis, bien d'autres météores
Ont passé dans mon ciel vieilli ;

Mais, quand le hasard me ramène
Vers ces lieux où mon cœur se plaît,
Une puissance surhumaine
M'entraîne vers le vieux chalet.

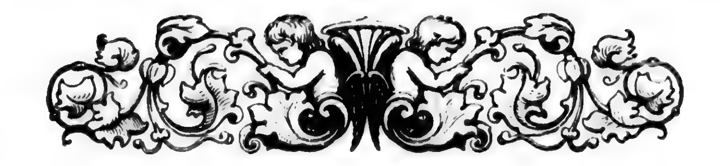
Et là, ravi de tout mon être,

Je crois revoir — regrets cuisants! —

Refleurir à cette fenêtre

La douce fleur de mes quinze ans!





STANCES

A Mgr LE CHANOINE BOUCHER

A l'occasion du soixantième anniversaire de son ordination.

J'ai vu, dans la prairie, un chêne aux vastes branches,
Qui, sous le bleu du ciel, offrait, les bras ouverts,
Aux corbeaux croassants comme aux colombes blanches
L'asile hospitalier de ses grands dômes verts.

Sous ses rameaux touffus flottaient des ombres douces :
Et, quand midi flambait, largement abrité,
Maint troupeau, sommeillant dans la fraîcheur des mousses,
Sous sa voûte oubliait les ardeurs de l'été.

Il était vieux ; pourtant, l'âge dont l'aile égrène
Le feuillage du chêne et la fleur du glaïeul,
N'avait mis qu'un surcroît de majesté sereine
A sa cime imposante ainsi qu'un front d'aïeul.

La sève des puissants filtrait sous son écorce ;
Pourtant, quand la rafale ébranlait ses arceaux,
Le vieux géant n'avait — suave dans sa force —
Que des murmures doux comme un chant de berceaux.

Le colosse avait eu ses jours sombres : l'orage
Avait parfois sur lui déchaîné ses Titans ;
Mais l'averse en fureur n'avait pu, dans sa rage,
Que laver sur son tronc la poussière du temps.

Tous les petits oiseaux l'aimaient ; sous sa feuillée,
Grives et rossignols, mésanges et pinsons,
Penchés au bord des nids, de l'aube à la veillée,
Lui payaient leur écot en joyeuses chansons.

Et le grand chêne, droit comme un vieillard auguste,
La tête dans l'azur, les bras au firmament,
Semblait sourire au ciel qui l'avait fait robuste,
Et bénir le Très-Haut de l'avoir fait clément !

Ah ! je voudrais avoir la sagesse d'un mage
Et la voix d'un prophète — oui, moi, l'humble fourmi —
Pour vous dire en ce jour : Ce chêne est votre image,
O saint prêtre de Dieu, mon vénérable ami !

Toujours jeune et debout dans votre grâce austère,
Le cœur ouvert à tous, même aux malicieux,
Si, comme lui, vos pieds touchent encor la terre,
Vous avez comme lui la tête dans les cieux.

Comme lui, vous avez de tranquilles retraites ;
Comme l'ombre et le frais qu'il ménage aux troupeaux,
Vous versez le trésor de vos bontés discrètes
A tous les affamés de calme et de repos.

Comme lui, vous avez vu bien des soleils naître ;
Sur votre front serein tout près d'un siècle a lui :
Vous n'avez pas vieilli, car vous étiez, ô prêtre !
Puissant comme le chêne et vaillant comme lui.

Il eut son temps d'épreuve et vous eûtes le vôtre :
Mais les assauts jamais n'ont fait vos pas tremblants ;
Et l'orage n'a mis, sur votre front d'apôtre,
Qu'un reflet d'arc-en-ciel dans vos beaux cheveux blancs.

Vous aussi vous avez de fécondes ramures
Dont la frondaison vierge a bercé bien des nids ;
Autour de vous aussi montent bien des murmures,
Chants d'amour de tous ceux que vous avez bénits !

Le petit vous révère et le grand vous honore ;
Laissez votre cœur battre et votre œil rayonner ;
Car, s'il fut des ingrats, votre âme les ignore :
Les forts sont indulgents et savent pardonner.

Pardonner et bénir, voilà le double rôle
Auquel votre existence entière s'immola :
Et si jamais fardeau n'a courbé votre épaule,
C'est qu'elle était de fer, car vos œuvres sont là !

Soixante ans, votre voix ardente a fait entendre
L'éternelle parole aux hommes ; soixante ans,
Votre main, ô pasteur — infatigable et tendre —
Versa le sang du Christ sur les cœurs repentants.

Soixante ans, vous avez, pendant le saint office,
En prononçant les mots que Dieu même dicta,
Renouvelé pour nous le divin sacrifice
Qui racheta le monde aux flancs du Golgotha.

Soixante ans, vous avez relevé qui succombe :
Soixante ans on vous vit au chevet du mourant ;
Soixante ans, vous avez suivi jusqu'à la tombe
La dépouille de ceux que la mort nous reprend.

Soixante ans, vous avez, de vos mains paternelles,
Bénit l'anneau sacré qui joint les épousés ;
Et je vois devant moi, s'essuyant les prunelles,
Des vieillards que jadis ces mains ont baptisés !

Du pauvre et du petit vous prîtes la défense :
Et nos regards, d'ici, peuvent apercevoir,
Construit par votre zèle, un asile où l'enfance
Va puiser la science aux sources du devoir.

Et toujours à l'affût, et toujours sur la brèche,
Dans tous les bons combats à vaincre toujours prêt,
On vous a vu saisir la cognée et la bêche
Pour guider le colon au fond de la forêt.

Dans tous les droits sentiers poursuivant votre marche,
De nos oints du Seigneur vénérable doyen,
Vous sûtes ajouter au nom du patriarche
Celui du patriote et du grand citoyen !

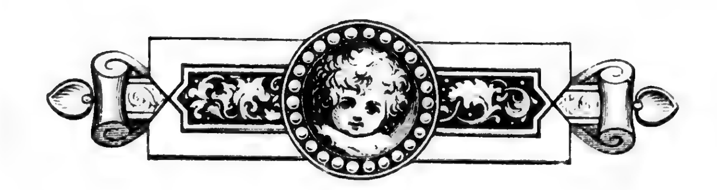
Oh ! lorsque vous jetez un coup d'œil en arrière,
Vaillant soldat du bien, vétéran des autels,
Et que vous remontez votre longue carrière
En comptant vos labeurs et leurs fruits immortels,

Dans cette vaste enceinte où chacun vous acclame
Et devrait s'incliner pour baiser vos genoux,
Quel sentiment ému doit envahir votre âme !
Quel joyeux *Te Deum* doit retentir en vous !

Oh ! laissez-vous aller à ces transports suprêmes :
Savourez les fruits mûrs de vos efforts vainqueurs :
Cette émotion-là, nous la sentons nous-mêmes :
Ce *Te Deum* d'amour chante aussi dans nos cœurs !

Près de vous, ce matin, à genoux dans son temple,
Au Dieu qui récompense et fait les jours nombreux,
Nous avons dit merci pour le sublime exemple
Que les vôtres plus tard laisseront derrière eux.

Et nous l'avons prié pour que le noble chêne,
Bravant, longtemps encor, les destins courroucés,
Reste pour nous l'espoir de la saison prochaine,
Après avoir été l'orgueil des jours passés.



A Mlle Hectorine DUHAMEL[*]

La veille de son mariage.

Un jour, Mademoiselle, un passant, presque un vieux,
Vint s'asseoir au foyer béni de votre père,
Et — vous gardez encor ce souvenir, j'espère —
Fut charmé par l'éclat rêveur de vos grands yeux.

Vous étiez une enfant folâtre, un peu rebelle ;
Chacun obéissait quand vous disiez : je veux !
Et, mutine, écartant le flot de vos cheveux,
Vous riiez en voyant qu'on vous trouvait si belle.

Je vous fis quelque peu sauter sur mes genoux :
Mon baiser s'égara dans vos boucles soyeuses ;
Et, malgré mon front grave et vos mines joyeuses,
Une franche amitié s'établit entre nous.

Elle a duré. Plus tard, la douce jeune fille,
Rayonnante, et dans tout l'éclat de son printemps,
Remplaça par degrés l'espiègle de sept ans . . .
Mais je restai pour elle un peu de la famille.

Je vous voyais grandir, hélas ! presque à regret ;
Et pourtant j'écoutais d'une oreille ravie
Monter autour de vous des murmures d'envie
Contre celui qu'un jour votre cœur choisirait.

Le choix est fait enfin. L'âme sœur de votre âme
A, dans un jour chéri, croisé votre chemin ;
La main d'un fiancé s'est mise en votre main ;
Vous n'êtes plus enfant : demain vous serez femme !

C'est l'ordre universel, on s'en plaindrait en vain :
La nature en tout lieu suit sa loi souveraine :
Après le frais bouton voici la fleur sereine,
De qui doit à son tour naître le fruit divin.

Oh ! ne l'oubliez pas, ce jour que le ciel dore
En bénissant l'hymen de deux bonheurs rêvés,
Ce jour si radieux, hélas ! vous le savez,
L'ère des grands devoirs point avec son aurore.

Que Dieu jonche de fleurs votre nouveau sentier ;
Qu'il guide votre esquif vers des rives ombreuses ;
Et, s'il vous faut, pour faire envie aux plus heureuses,
Notre vœu le plus cher, vous l'avez tout entier !

A tous les saints devoirs vous resterez fidèle :
Vous naquîtes d'un sang qui ne saurait déchoir ;
Et, dans la mère en pleurs qui vous bénit ce soir,
De toutes les vertus vous avez le modèle.

Allez, soyez aimée ! et songez quelquefois
Au vieil ami d'antan, qui, paupière mouillée,
Avec le bon papa, le soir, à la veillée,
Parlera bien souvent du bébé d'autrefois.

Celui que votre cœur aime entre tous les autres,
Celui qui vous enlève au doux toit paternel,
En se liant à vous par un mot solennel,
Va — loin de son pays — devenir un des nôtres.

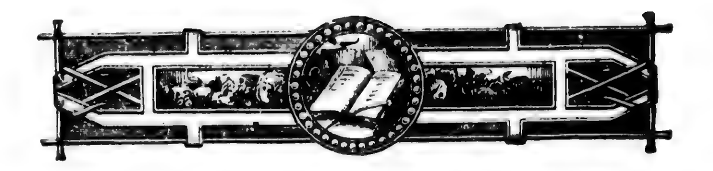
Qu'il soit le bienvenu ! Nous aimons à genoux
La France — son berceau — notre France sacrée . . .
Et nous applaudissons à l'union qui crée
Un doux lien de plus entre la France et nous !

N'e

Ce

Qu

C'e



A Mme ALBANI

A l'occasion de son concert de charité à Québec,
le 13 mai 1890.

N'est-ce pas, Albani, — lorsque tu provoquais
Ces applaudissements qui font tressaillir l'âme, —
Que tu t'es dit : — Ce bruit, ces bravos, ces bouquets,
C'est la Patrie heureuse et fière qui m'acclame !

Et n'est-ce pas qu'aussi jamais tu ne rêvas,
Sur ta route — chemin de rose et d'améthiste —
Accueil enthousiaste et concert de vivats
Mieux faits pour enivrer et la femme et l'artiste ?

Oh ! oui, c'est la Patrie ; et même plus encor !
Car, sur ton front nimbé que la gloire environne,
Tu vois Québec, la ville au merveilleux décor,
Venir poser ce soir sa plus fraîche couronne.

Et — tu le sais — ailleurs, si d'un éclat plus beau
La richesse a doré de plus vastes coupoles,
Québec, du sol sacré vénérable lambeau,
Est encor la plus chère entre nos métropoles.

Des plaines d'Abraham aux clochers de Saint-Roch,
On la verra toujours, par nulle autre éclipsée,
Superbement drapée en son manteau de roc,
Du pays des aïeux sentinelle avancée !

Sa gloire est une chaîne aux immortels anneaux ;
C'est la ville des preux et des grands coups d'épée ;
Et quand le vent, la nuit, siffle dans ses créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée.

Oui, Québec, Albani, c'est la cité des preux ;
Et du passant ému les pas deviennent graves,
S'il songe que chacun de ces pavés poudreux
A mêlé sa poussière à la cendre des braves.

Québec, c'est le foyer, l'âtre jamais éteint
Où du patriotisme ardent couve la flamme :
Et son rocher géant qu'on voit dans le lointain,
C'est le mât du navire où flotte l'oriflamme.

Ailleurs, c'est l'avenir : Québec, c'est le passé ;
Sur ses frontons témoins de luttes légendaires,
A cent noms de héros se mêle entrelacé
Celui de nos Dantons et de nos Lacordaires.

Et puis, reflet serein des choses d'autrefois,
La Poésie et l'Art planent dans son enceinte :
Pour nous tous, c'est Athène et La Mecque à la fois,
La ville académique avec la ville sainte.

Son forum, tour à tour pacifique et guerrier,
A la tente d'Achille et le salon d'Horace :
Mais, que brille en sa main la palme ou le laurier,
Dans sa poitrine bat le cœur de notre race.

Enfin, c'est le berceau béni des anciens jours,
Le patrimoine auquel le sang même nous lie. . . .
Quand on l'aime une fois on l'adore toujours :
Et quand on l'a connu jamais on ne l'oublie.

Or, c'est Québec entier, ô notre illustre enfant,
Qui vient, ce soir — bonheur, hélas ! bien éphémère ! —
Ivre d'enthousiasme et le cœur triomphant,
T'offrir en sa fierté son doux baiser de mère.

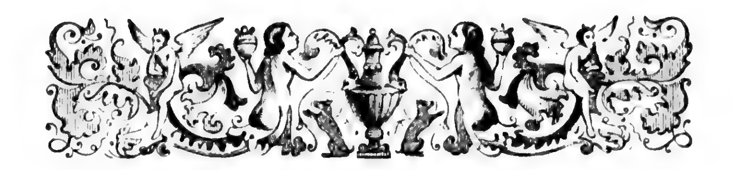
Orgueilleuse de ses souvenirs immortels,
Elle salue en toi sa gloire rajeunie ;
Et ses muses en chœur désertent leurs autels,
Pour rendre un solennel hommage à ton génie.

Tu passes parmi nous comme une vision ;
Mais ton pays auquel ta mémoire s'attache,
Ce soir, te remercie avec effusion
D'avoir porté si loin son nom, pur et sans tache.

Car, si courbé qu'il soit devant le dieu Dollar,
Le monde, qu'un besoin d'idéal vierge affame,
En acclamant chez toi la prêtresse de l'Art,
S'incline avssi devant la vertu de la femme.

Aussi, chère Albani, dans nos moments troublés
Par les brandons en feu de l'âpre politique,
Dès que ta voix répond aux rappels redoublés,
Tout s'oublie, excepté l'instinct patriotique [7].

Quand l'orage a brouillé l'eau de son clair bassin,
La source jusqu'au fond s'obscurcit et se voile ;
Mais qu'une étoile d'or se penche sur son sein,
La surface s'éclaire et réfléchit l'étoile !



LA CHAPELLE

DE BETHLÉEM [8]

A Mme Louise d'Isole.

Bien souvent je me la rappelle,
Dans son pli de coteaux boisés,
La vieille et rustique chapelle
Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures,
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépits.

Elle est seule au bord de la route
Qui rampe le long du talus ;
La chèvre errante y rôde et broute
Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Ça et là, sur les pierres plates
De ses murs qu'effrite le temps,
Le chercheur découvre des dates
Vieilles de quatre fois cent ans.

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne
Sa romance au bord du chemin,
En passant devant la madone,
Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle,
Avec ses combles ardoisés,
L'antique et modeste chapelle
Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes,
Touchants ou sombres tour à tour,
Comme le vieux menhir des landes
Et le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne
Mêle son nom aux longs récits
Que les anciens, les soirs d'automne,
Font près de l'âtre aux murs noircis.

Et, pourtant, à nul auditoire
Charmé, tremblant ou curieux,
Nul n'a raconté ton histoire,
Petit temple mystérieux.

Quel que soit ce qu'on imagine,
Au fond des brumes du passé
Le secret de ton origine
Se perd à jamais effacé.

Pourquoi cet autel solitaire
Au bord de ce profond ravin ?
Quelle est cette énigme, mystère
Que l'on cherche à sonder en vain ?

Quelle pensée ou quel caprice,
Déroutant l'esprit confondu,
Te suspendit, frêle édifice,
Au flanc de ce coteau perdu ?

Ex-voto de reconnaissance,
Parles-tu d'enfant retrouvé,
De deuil cruel, de longue absence,
Ou de retour longtemps rêvé ?

Ton portique en pierre jaunâtre,
Qui l'a dessiné ? qui l'a fait ?
Foulons-nous ici le théâtre
De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire
Où l'on vint pleurer à genoux
Quelque grand crime dont l'histoire
N'a pas retenti jusqu'à nous !

Et ce nom de *Bethléem* même,
Que dit-il ? qui te l'a donné ?
Plus on sonde et plus le problème
Garde son silence obstiné !

Mais, ô temple ! à te mieux connaître
Qu'importe qu'on soit impuissant,
Si ton aspect pieux fait naître
Un espoir au cœur du passant !

Que tes murs tapissés de mousse
Gardent leur éternel secret :
Qu'importe, si ta vue est douce
Au pauvre voyageur distrait !

Jadis, fatigué de ma course,
Etranger égaré là-bas,
Au bord de ton antique source,
Souvent je suspendis mes pas.

Enivrement des solitudes !
Au seuil du vieux portail fermé,
L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

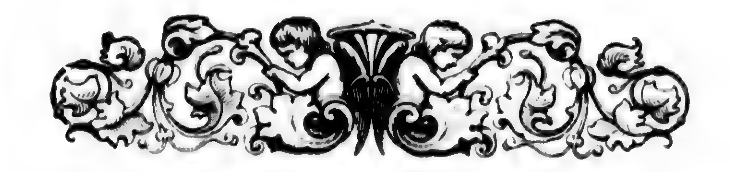
Adieu, chagrins et pensers sombres !
Je sentais — ô ravissement ! —
Comme un essaim de chastes ombres
Penché sur mon isolement.

Et, quand vers la madone sainte
Mon regard montait plein d'émoi,
A ma lèvre expirait la plainte ;
L'espoir se réveillait en moi.

Oh ! c'est qu'alors — heures trop brèves ! —
A travers l'espace incertain,
Un rêve, le plus saint des rêves,
M'emportait au foyer lointain.

Charme sacré de la prière,
Le temps plus vite s'écoula....
J'aime à retourner en arrière
Pour revivre ces moments-là !

Oui, souvent je me la rappelle,
Dans mes souvenirs apaisés,
La bonne petite chapelle
Qui date du temps des Croisés !



A MATHEW ARNOLD

Lu au banquet offert au poète anglais à Montréal,
le 20 février 1885.

Plus rapide que n'est l'aile de la mouette
Qui nargue les gouffres amers,
Emportés par le vol de ta gloire, ô poète !
Tes chants ont traversé les mers.

Ils sont venus déjà, sur nos plages lointaines
    Où la neige tombe à flocon,
Nous apporter, avec les doux parfums d'Athènes,
    Comme un écho de l'Hélicon.

Ils sont venus souvent, troupe mélodieuse
    D'oiseaux dorés du paradis,
Secouer sur nos fronts leur gamme radieuse ;
    Et nos mains les ont applaudis.

Car, dans ces fiers accents, chacun croyait entendre
    La flûte du divin Bion,
Ou la lyre d'Olen mêler sa note tendre
    A la fanfare d'Albion.

Aujourd'hui ce n'est plus ta muse charmeresse
Qui franchit l'océan houleux,
Pour verser un rayon du soleil de la Grèce
Sur nos rivages nébuleux.

C'est toi-même, poète à la vaste envergure,
Qui t'arrêtes sur ton chemin,
Pour nous faire admirer ta sereine figure
Et nous tendre ta noble main.

O toi qui, si longtemps, des sources d'Hippocrène
T'abreuvas au flot transparent,
Comme Chateaubriand et Moore, qui t'entraîne
Aux bords glacés du Saint-Laurent ?

Qui dirige tes pas vers nos montagnes blanches,
Vers nos grands fleuves enchaînés,
Vers nos bois sans oiseaux, et dont les avalanches
Tordent les longs bras décharnés ?

A nos traditions bretonnes et normandes
Viens-tu demander leurs secrets ?
Ou réveiller l'essaim de farouches légendes
Qui dort au fond de nos forêts ?

Croyais-tu, quand, vers nous, sur la vague féline,
Le vent du large t'apporta,
Voir surgir, à côté d'une autre Evangeline,
Quelque nouvel Hiawatha ?

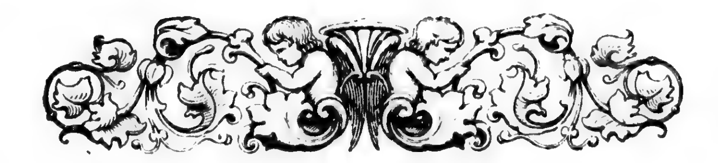
Oui, sans doute : et devant notre nature immense
Ton génie a déjà trouvé
Le récit merveilleux, la sublime romance,
Le poème longtemps rêvé.

Au vent de nos hivers ta muse ouvre son aile ;
Qu'elle entonne ses chants hautains,
Et lance à tous les cieux, de sa voix solennelle,
Un hymne à nos futurs destins !

Qu'elle dise nos lacs, notre climat sauvage,
Nos torrents, nos monts sourcilleux,
Nos martyrs, nos grands noms, et l'héroïque page
Ecrite ici par nos aïeux !

Oui, prête-nous ta muse, ô chantre d'Empédocle !
Et, chez nous, fils de l'avenir,
Les âges passeront sans ébranler du socle
Le bronze de ton souvenir !





LE BONHOMME HIVER

Un bel hiver vaut un printemps.

DESAUGIERS.

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle :
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants.

Quand le soleil luit la neige est coquette :
Mol et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui sur la raquette
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaque vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

Un rayon là-bas aux vitres rougeoie ;
On entend des sons d'orchestre lointain :
Ce sont ces deux sœurs, la danse et la joie,
Qui vont s'amuser jusques au matin.

Et dans l'azur vif baigné de lumière,
Spectacle charmant, aspect sans rival,
Aux toits de la ville et sur la chaumière
Flotte le drapeau du gai carnaval.



BIENVENUE

A NOS VISITEURS AMÉRICAINS

Carnaval de 1884.

Frères, salut ! — Jadis vos cohortes altières
— Hélas ! nous nous en souvenons —
Connaissaient le chemin de nos rudes frontières
Et l'âpre voix de nos canons.

Ensemble, trop souvent, dans le feu des batailles,
Nous avons, joyeux de mourir,
Echangé notre vie et mesuré nos tailles,
Pour résister ou conquérir.

De votre sang parfois notre rive fut teinte ;
Mais, au cœur des anciens rivaux,
La vieille inimitié de races s'est éteinte
Au souffle des progrès nouveaux.

Les haines d'autrefois sont toutes étouffées ;
Et nos drapeaux, dans leur beauté,
Au-dessus de nos fronts s'enlacent en trophées
De paix et de fraternité.

La bannière étoilée et notre tricolore
Mêlés aux couleurs d'Albion,
Quel rêve d'avenir !... quelle sublime aurore
D'embrassement et d'union !

Quel astre à l'horizon ! quel radieux présage
Si les peuples allaient s'unir !...
Si nous allions toucher et voir en plein visage
Ce fantôme de l'avenir !...

Hélas ! ce serait trop ; ce doux fantôme rose
N'est, je le crains, qu'un vain espoir...
Mais, ô nos visiteurs, c'est déjà quelque chose
Que de l'avoir fait entrevoir !

Donc, soyez bienvenus ! prenez part à nos fêtes :
Nous serrons cordialement vos mains,
Grand peuple qui marchez à toutes les conquêtes
Par tous les plus nobles chemins !

Vous ne trouverez pas chez nous vos tièdes brises,
Vos pelouses, vos orangers :
Mais nos cieux boréaux gardent d'autres surprises
Pour le regard des étrangers.

De nos plaisirs d'hiver l'étincelant cortège
S'ouvre pour vous avec bonheur :
Et notre carnaval fait tinter sur la neige
Tous ses grelots en votre honneur.

Autour de nos banquets, approchez, prenez place !
A vous les sièges les meilleurs !
Sous notre ciel blafard, dans nos palais de glace,
Les cœurs battent chauds comme ailleurs !



J

D

Q

D



VERS LUISANTS

A Mlle Pauline Guihal,
de Nantes.

J'aime les grands chemins de France, — ces allées
De sable fin, où l'or mêle son clair semis, —
Qui contournent les monts et longent les vallées,
Dans la placidité des boas endormis.

Je les aime surtout, quand les ronces des haies
Leur font comme un ourlet de vert tendre, où reluit
Au soleil du matin le sang des rouges baies,
Et que des fleurs de flamme illuminent la nuit.

En Bretagne, souvent, le coup d'œil est étrange.
Dans certains soirs obscurs, pas un pied de gazon,
Pas un pli des talus que la bruyère frange,
Où l'étoile des prés ne rutile à foison.

Dans le genêt doré, sous l'ajonc d'émeraude,
Partout la fleur brûlante allume son éclair :
C'est un essaim vivant d'étincelles qui rôde
Dans des lueurs d'aurore et de firmament clair.

On dirait les trésors, éparpillés dans l'herbe,
De quelque écrin géant répandu sous nos yeux ;
Ou plutôt les fragments de quelque astre superbe
Qu'un choc terrible aurait égrené dans les cieux.

Ce sont des vers luisants. Un soir, un beau soir sombre
Et tiède de printemps — par le chemin qui dort —
Le caprice nous vint de pourchasser dans l'ombre
Le vermisseau trahi par son écharpe d'or.

Mon amie avait fait un rets de sa voilette . . .
— Mon amie ! . . . oh ! les bons souvenirs printaniers ! —
Et, pendant qu'au hasard je faisais la cueillette,
Le blanc filet gardait les petits prisonniers.

J'allais par-ci par-là, perpétrant mes rapines
De broussaille en broussaille où l'insecte avait lui,
Jusque sous l'églantier tout hérissé d'épines,
Dont la griffe souvent vengeait le ver et lui.

Et, tout en fouillant l'herbe et les buissons agrestes,
Je m'imaginais voir le vol vertigineux
Des planètes, au fond des profondeurs célestes,
Jalouser le lambeau de tissu lumineux.

Qu'ajouterai-je ? — Enfin, moisson d'étoiles faite,
Bras dessus, bras dessous, nous rentrons au château ;
Tout le monde applaudit, et la petite fête
D'illumination s'improvise aussitôt.

Un beau parterre est là devant nous, riche nappe
Où le printemps a mis ses plus fraîches couleurs :
Le voile s'ouvre : un flot phosphorescent s'échappe,
Et des gerbes de feu roulent parmi les fleurs.

L'effet fut radieux. Les recoins les plus ternes
S'éclairèrent : c'était — spectacle inattendu —
Comme une légion de petites lanternes
Sous les feuilles cherchant quelque joyau perdu.

L'effet fut radieux à provoquer l'extase ;
Les pétales bleu ciel, bronzés, diamantés,
Les corolles d'argent, de pourpre et de topaze,
Tout fourmilla soudain de magiques clartés.

C'étaient des lueurs d'or, des chatoiements de bagues,
Un rayonnant fouillis des plus purs incarnats,
Des reflets opalins aux miroitements vagues,
Noyés dans la rougeur sanglante des grenats.

L'air était doux, le soir serein : nous nous assîmes
En face, sur un vieux banc de pierre ; et longtemps,
Le regard ici-bas, mais l'âme sur les cimes,
Nous voguâmes au vol des rêves inconstants ;

Cependant que la nuit, moins sombre et moins voilée,
Nous donnait, par moments, l'illusion de voir
Du grand dôme d'azur la voûte constellée
Se mirer dans les fleurs comme dans un miroir.

Le lendemain, hélas ! — ici-bas tout s'efface —
Lorsque, le soir venu, pour savourer encor
Le spectacle charmant, nous vînmes prendre place,
Il ne restait plus rien du féerique décor.

Plus de petits follets errants ! par les pelouses,
Les quinconces épais, les cailloux trébuchants,
Et le réseau feuillu des charmilles jalouses,
Les lampyres avaient trouvé la clé des champs.

Il en restait à peine un ou deux dont la flamme
Brillait comme à regret, tandis que nous disions :
— Voilà bien le symbole et l'image de l'âme,
Avec ses songes d'or et ses illusions !

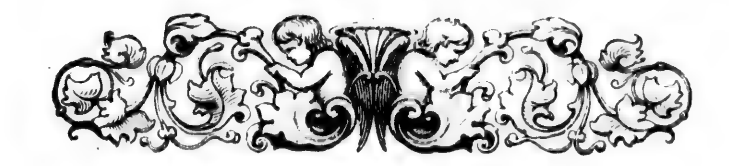
Tout te sourit d'abord, jeunesse inassouvie :

La lumière et les fleurs couronnent tes festins ;

Mais pour le cœur qui veut recommencer la vie,

S'il reste encor des fleurs, les flambeaux sont éteints !





LA LOUISIANE

A Mme A. Le Duc.

Pays du soleil où la fantaisie
Sous un ciel doré tourne son fuseau,
Radieux rival de l'Andalousie,
Dont le nom charmant, plein de poésie,

Résonne à mon cœur comme un chant d'oiseau !

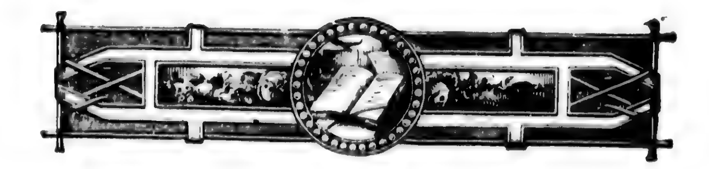
Sous tes frais bosquets qu'embaume l'orange,
On sent circuler de vagues aimants ;
Tes lourds bananiers, que la brise effrange,
Semblent frissonner au concert étrange
Qui flotte dans l'air de tes soirs charmants.

Sous tes dômes verts qu'ombre la liane
Rayonnent souvent de grands yeux hardis ;
Et, l'artère en feu, jusqu'à la diane,
Plus d'un Werther veille, ô Louisiane,
Au seuil parfumé de tes paradis.

Et moi, fils du Nord aux hivers moroses,

— Souvenir lointain, mais toujours vrainqueur —
A ces douces nuits, à ces beaux jours roses,
En rêvant je sens, malgré mes névroses,
Comme une fleur d'or éclore en mon cœur !





NOËLS !

A ma petite Louise.

Le lourd battant de fer bondit dans l'air sonore,
Et le bronze en rumeur ébranle ses essieux . . .
Volez, cloches, grondez, clamez, tonnez encore,
Chantez paix sur la terre et gloire dans les cieux !

Sous les dômes ronflants des vastes basiliques
L'orgue répand l'écho de ses accords puissants ;
Montez vers l'Eternel, beaux hymnes symboliques,
Montez avec l'amour, la prière et l'encens !

Enfants, le doux Jésus vous sourit dans ses langes ;
A vos accents joyeux laissez prendre l'essor ;
Lancez vos clairs noëls : là-haut les petits anges
Pour vous accompagner penchent leurs harpes d'or.

Blonds chérubins chantant à la lueur des cierges,
Cloche, orgue, bruits sacrés que le ciel même entend,
Sainte musique, au moins, gardez chastes et vierges,
Pour ceux qui ne croient plus, les légendes d'antan.

Et quand de l'an nouveau l'heure sera sonnée,
Sombre airain, cœurs naïfs, claviers harmonieux,
Pour offrir au Très-Haut l'aurore de l'année,
Orgues, cloches, enfants, chantez à qui mieux mieux !





MESSE DE MINUIT

A ma petite Pauline-Adine.

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix ; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit,
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

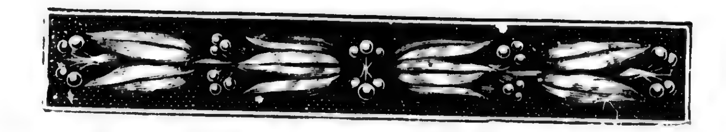
Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère
Reste auprès du berceau que son amour défend,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seul la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.

La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus,

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil : — Comme vous, ô Marie,
J'ai mon petit Enfant-Jésus !



LA POUPÉE

CONTE DE NOEL

A ma petite amie, Cordélie Blanchemain.

L'hiver était bien rude, et plus d'un pauvre avait
Vu la fièvre et la faim s'asseoir à son chevet.
A maint foyer, malgré la froidure croissante,
La bûche de Noël, hélas ! était absente.

Que de petits souliers usés et décousus,
Allaient être oubliés par le Petit-Jésus !

Noël ! — La rue était brillamment éclairée ;
Sur les trottoirs glissants une foule affairée
Des magasins ouverts assiégeaient les abords.
Mille objets attrayants s'étalaient au dehors,
En groupes à l'aspect plus ou moins symétrique,
Rutilant sous des flots de lumière électrique.
Partout rire et gaîté ; le givre éblouissant
Semblait chanter joyeux sous le pied du passant ;
Tout paraissait noyé dans des lueurs d'opale.

Un instant, j'entrevis un enfant frêle et pâle,
Un tout petit garçon grelottant, mal vêtu,
Qui battait la semelle, et d'un air abattu

Dévorait du regard un brillant étalage
Des mille riens dorés qui plaisent tant à l'âge
Où l'on n'a pas encor le cœur rassasié.
Le petit mendiant semblait extasié.

J'allais moi-même entrer pour faire quelque emplette :
Jouets d'enfants, menus articles de toilette,
Bibelots si charmants à donner ce jour-là,
Lorsque, le cœur serré, j'entends crier :
                                        — Holà !
Au voleur ! Qu'on l'empoigne !... Oh ! l'affreux misérable !
Police !
            En un instant la foule inexorable
Avait appréhendé le délinquant : c'était
Le malheureux gamin. Hagard, il haletait
Au poignet d'un sergent et sous l'âpre huée,

Tandis que sa main gourde et mal habituée
Au métier de l'opprobre essayait gauchement,
Sous les lambeaux troués d'un pauvre vêtement,
De cacher une raide et pimpante poupée.
Le voleur était pris.
L'âme préoccupée,
Je poursuivis ma route. Or, en rentrant chez moi,
J'embrassai mes enfants, ce soir-là, plein d'émoi ;
Je ne sais trop pourquoi l'action insensée
Du petit inconnu tourmentait ma pensée.
Et quand, la nuit venue, écartant les rideaux,
En tapinois j'allai déposer mes cadeaux,
Je revis — un hoquet de toux à la poitrine —
L'enfant déguenillé penché vers la vitrine.
Je le vis tout tremblant, avec avidité,
Porter sa main transie à l'objet convoité,

Entr'ouvrir les haillons qui le couvraient à peine,
L'y cacher, et soudain fuir à perte d'haleine.
Puis la police, puis le procès, la prison . . .
Enfin le déshonneur, le deuil à la maison !
Une première faute . . . un orphelin peut-être . . .
Malgré moi je plaignais le pauvre petit être.

Si bien que je ne sais quel prétexte banal
Me conduisit deux jours plus tard au tribunal.

Entre deux vagabonds et deux filles de bouges
Le petit comparut livide et les yeux rouges.
Son histoire était courte et triste. Cet enfant,
Hélas ! était de ceux que la loi ne défend
Qu'à regret, dirait-on ; classe déshéritée
De malheureux sans pain, n'ayant que la dictée

De leur cœur, ici-bas, pour supporter leur lot.
Trois ans auparavant, frappé par un ballot
Qu'il arrimait à bord d'un brick faisant escale,
Son père était tombé sans vie à fond de cale.
Et la mère avait dû, de saison en saison,
Peiner pour apporter du pain à la maison.
Lui-même — le petit — avait payé sa dette
A la famille, ayant gardé sa sœur cadette,
Lorsque la mère allait travailler au dehors.
Et puis la maladie était venue ; alors
Il avait à son tour dû chercher de l'ouvrage.
Tout ce qu'un pauvre enfant peut avoir de courage,
Il l'avait dépensé sans plainte, avec douceur,
Pour sa mère clouée au chevet de sa sœur . . .

Ce soir-là même, ayant vu pleurer la petite

En songeant à Noël, il était sorti vite,
Et, le cœur gros, avait à mainte porte osé
Mendier un cadeau qu'on avait refusé . . .

— C'est pour elle, Monsieur, oui, pour ma sœur mourante
Que j'ai volé, dit-il, d'une voix déchirante ;
C'est la première fois !
Et l'enfant, à ces mots,
Se cacha le visage, et, fondant en sanglots,
S'affaissa lourdement sur la banquette infâme.

Et je sortis, plaignant dans le fond de mon âme
Les juges — leur devoir veut quelquefois cela —
Condamnés à punir de ces criminels-là.



LE PREMIER DE L'AN

A mon petit ami, Maurice Riom.

C'est le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie...
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout,
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants la vie est un céleste accord ;
Chaque nouvelle année au bonheur les invite :
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame ;
Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond
Quelquefois de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide, —
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté ;
— Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres ! —
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté
Le ciel leur en a donné d'autres.

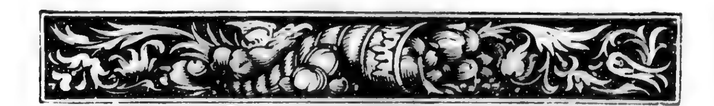
Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux
De cadeaux radieux, — bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté !...
Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler :
Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésanges,
Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
— Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ?
Et, levant ses grands yeux : — C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière !



PREMIÈRE COMMUNION

A ma petite amie, SOLEDAD JOANNET, de Paris,
et à ma fille JEANNE.

I

A SOLEDAD

Le beau soleil de mai rayonne,
Et, d'un baiser d'or, dit bonjour
Au bronze saint qui carillonne
Au fond des grands clochers à jour.

Une foule toute fleurie
Envahit les parvis sacrés ;
Viens, Soledad, viens, ma chérie :
C'est Jésus qui nous dit : — Entrez !

Il t'attend au banquet des anges ;
Approche, le couvert est mis ;
Les enfants, les fleurs, les mésanges,
Tous les petits sont ses amis.

Les cierges brûlent, l'orgue chante,
A l'autel fume l'encensoir ;
La voix, qui se fait plus touchante,
Te dit : — Ma fille, viens t'asseoir !

Ecoute cet appel si tendre :
Obéis à la douce voix :
C'est Dieu même qui vient te tendre
La main pour la première fois.

De sa croix où l'amour le cloue,
Lui l'Adorable, lui le Saint,
Il veut te baiser sur la joue ;
Il veut te presser sur son sein.

Il désire être à toi . . . Que dis-je ?
Dans son amour de Tout-Puissant,
Par un ineffable prodige,
Il t'offre son corps et son sang.

Son corps qui, d'un gibet immonde,
Pour pardonner ouvre les bras !
Son sang qui racheta le monde,
Et coule encor pour les ingrats !

Ce corps, ô miracle qui touche !
Ce sang, séraphique liqueur,
Ils vont descendre sur ta bouche,
Et pénétrer jusqu'en ton cœur.

Oui, dans ton petit cœur, mignonne,
Par la Foi nos yeux entr'ouverts
Vont voir flamboyer la couronne
Du monarque de l'univers.

Ceux qui t'aiment sont là qui tremblent :
Devant le mystère troublant,
Ils croient voir des ailes qui semblent
Palpiter sous ton voile blanc.

Pour bien répondre à leur tendresse,
O Soledad, ouvre au Seigneur !
Plonge-toi dans ta sainte ivresse,
Abîme-toi dans ton bonheur !

Celui, dont la grandeur austère
Se courbe aujourd'hui sous ton toit,
Te donne le ciel et la terre,
Enfant, puisqu'il se donne à toi.

Le prêtre vient, la cloche sonne,
Voici Dieu, mon ange, à genoux !
Tends-lui ta lèvre qui frissonne :
Aime-le bien et pense à nous !

Prie un peu pour chaque souffrance,
Pour l'incrédule au cœur flétri,
Pour ta famille et pour la France,
La grande mère au sein meurtri !

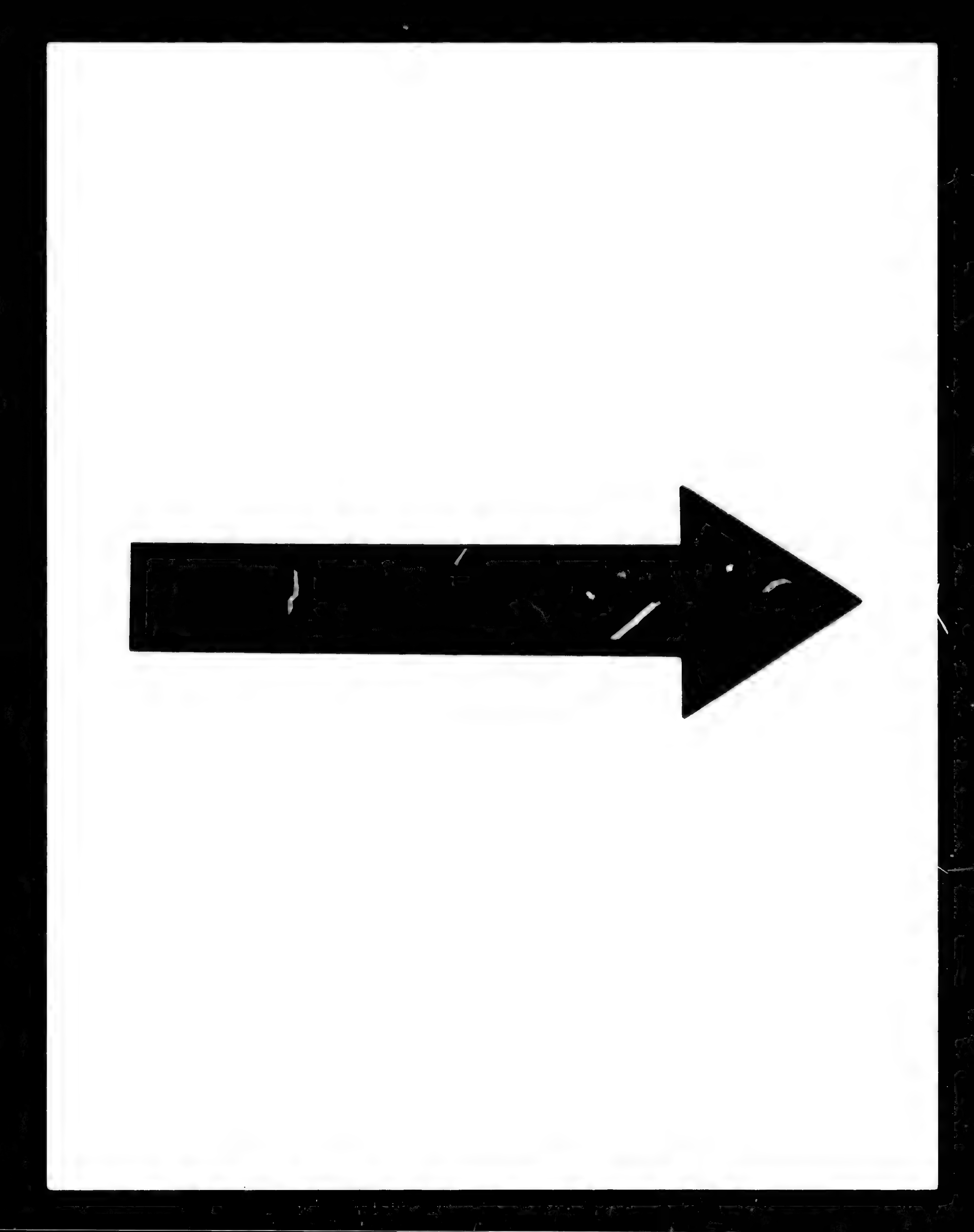
Et puis dans ta reconnaissance,
Au doux Jésus qui t'aime tant
Offre ta candide innocence,
Et le bon Dieu sera content.

II

A JEANNE

Près de toi, ce matin, Jeanne, chacun s'empresse :
On te choie, on t'embrasse ; et ceux que tu chéris,
Pour te manifester leur joie et leur tendresse,
Ne peuvent pas trouver de mots assez fleuris.

Dès l'aurore, on t'a mise en belle robe blanche ;
Tu devrais te sentir radieuse ; et, pourtant
Ton front si doux, si pur, ainsi qu'un lys qui penche,
S'incline tout rêveur sous son voile flottant.



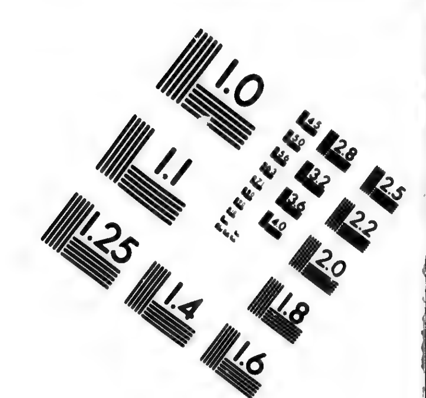
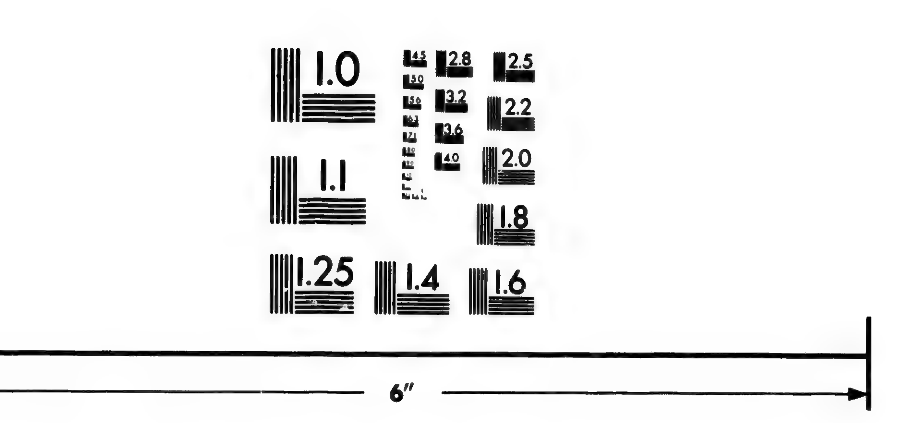
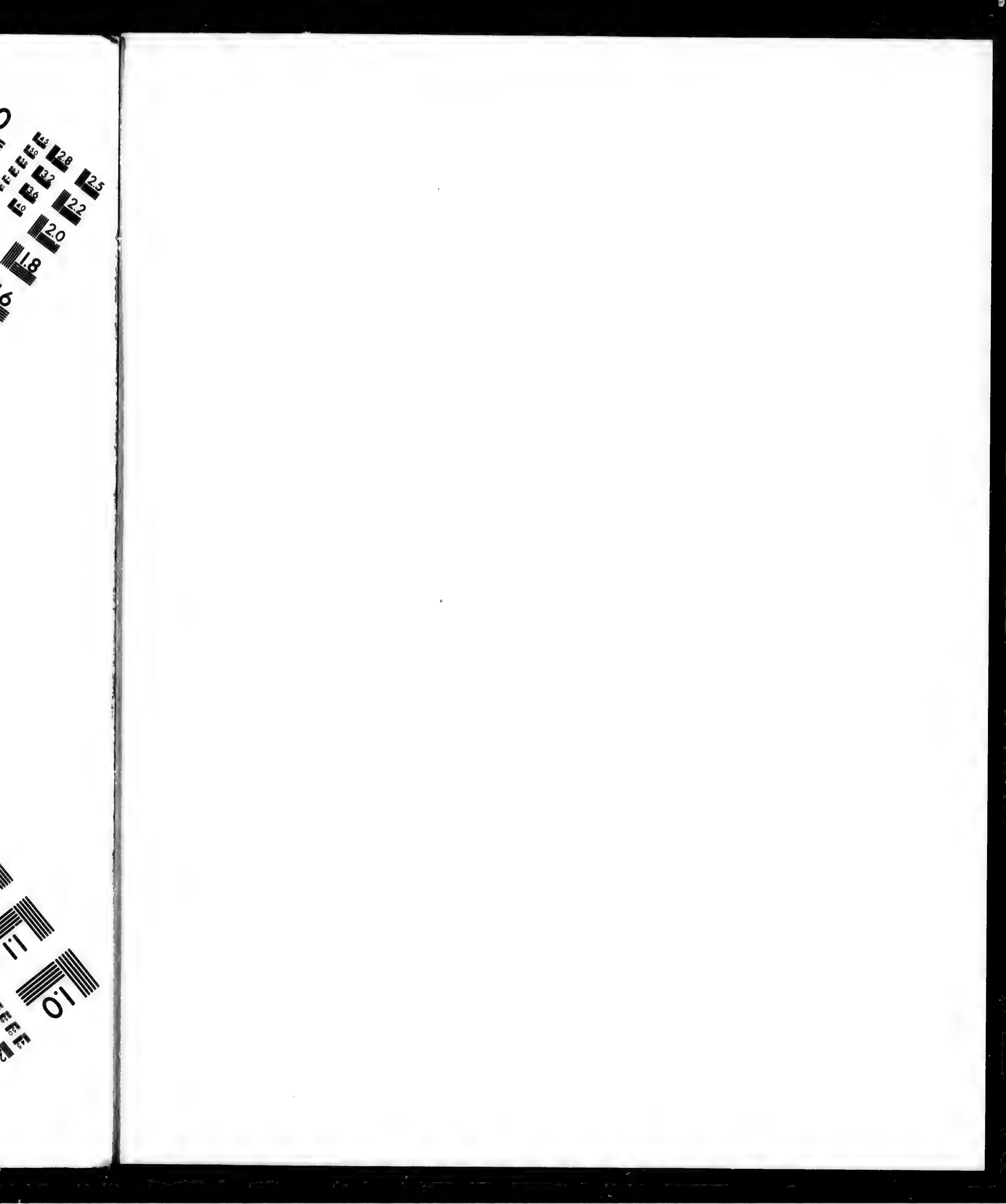


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Je comprends ; aujourd'hui les choses de la terre
Ne sauraient captiver ton oreille ou tes yeux :
Tremblant et recueilli devant le grand mystère,
Ton cœur se ferme au monde et s'ouvre pour les cieux.

Ah ! c'est que, tout à l'heure, à la lueur des cierges,
Au parfum de l'encens, au bruit des saintes voix,
Tu vas rompre le pain des anges et des vierges,
Et recevoir ton Dieu pour la première fois !

Ton Dieu, le Dieu de tous, le Tout-Puissant, le Maître
Devant qui le ciel même hésite épouvanté,
Le Roi, le Saint des saints ! . . . Et ton cher petit être
S'émeut d'effroi devant l'auguste majesté.

Tu frémis en songeant que l'arbitre du monde,
Que le souverain Chef qui commande en vainqueur
Aux étoiles des cieux comme aux gouffres de l'onde,
Jeanne, dans un instant, va descendre en ton cœur.

Dieu, pour toi, c'est celui qui d'un mot peut dissoudre
t plonger au néant des milliers d'univers :
'est le mont Sinaï tout couronné de foudre :
'est le grand Juge au seuil des firmaments ouverts.

fant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !
eu n'est pas seulement le puissant créateur :
est le souverain, il est aussi le père :
s encor que le Maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature ;
Les humbles sous son aile ont toujours un abri ;
C'est la grande bonté planant sur la nature,
L'universel amour sur son œuvre attendri !

Pour son immensité tu n'es pas trop petite ;
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils ;
S'il créa l'astre, il fit aussi la clématite ;
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil ;
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,
Fait luire en ce moment cette larme en ton œil.

Rassure-toi ; Jésus est un Dieu doux et tendre :
Il aime à se pencher sur tous les cœurs fervents :
Et puis, n'a-t-il pas dit — heureux qui sait l'entendre :
— Laissez venir à moi tous les petits enfants !

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Eve,
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui :
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

t quand il descendra sur ta lèvre profane,
ue tu t'épancheras dans son doux entretien,
rie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne,
aimer avec un cœur aussi pur que le tien !



LES ROIS

A ma petite amie Alma Le Duc

Voici les Rois. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes ;
Ustensiles brunis, lames étincelantes,
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête :
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête :
Au salon quelqu'un joue un air étourdissant :
Le lustre du plafond rutile incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-bâillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du *gâteau*,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants . .

Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !

— Je serai roi, dit Paul.
— Et moi, je serai reine,
Dit Louise.
— Attendez, c'est moi la souveraine,
S'écrie Héva ; j'aurai des tas de bijoux d'or.

— Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
De soldats.
— Pas du tout, dit Albert qui s'approche :
C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche !
— Non, non !
— Si ! si !
Les voix se taisent tout à coup :
On venait de frapper à la porte ; et, debout

Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.

— Allons, cria le père : à table, on nous attend !
Il ne faut pas laisser froidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire :
Lorsque, tout étonnée :
— Hein ! voyons, dit la mère,
Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?
Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier :

— Où donc est le gâteau ?

— Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.

— Plus de gâteau ! reprend le père : elle est bien bonne !
Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.
Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

— Toi, Jeanne ? . . .

Et la petite avoue en bégayant :

— Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :

— Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne : c'est toi, la reine !





LE RÊVE DE LA VIE

A mes amis.

A vingt ans, poète aux abois,
Quand revenait la saison rose,
J'allais promener sous les bois
    Mon cœur morose.

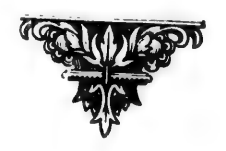
A la brise jetant, hélas !
Le doux nom de quelque infidèle,
Je respirais les frais lilas
En rêvant d'elle.

Toujours friand d'illusions
Mon cœur, que tout amour transporte
Plus tard à d'autres visions
Ouvrit sa porte.

La gloire, sylphe décevant
Si prompt à fuir à tire-d'aile,
A son tour m'a surpris souvent
A rêver d'elle.

Mais maintenant que j'ai vieilli,
Je ne crois plus à ces mensonges ;

Mon pauvre cœur plus recueilli
A d'autres songes.
Une autre vie est là pour nous,
Ouverte à toute âme fidèle :
Bien tard, hélas ! à deux genoux,
Je rêve d'elle !





A Mme F.-X. LEMIEUX

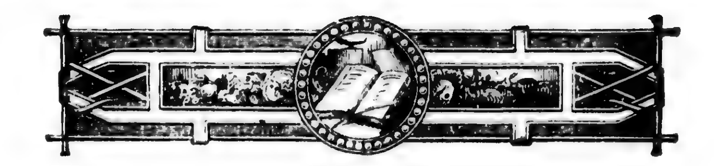
A l'occasion de la naissance de sa fille Juliette,

quatorzième enfant de la famille.

Madame, au Dieu d'amour qui féconde le nid,
Le doux nid des mésanges,
Il a plu de peupler votre foyer béni
De bien des petits anges.

Treize ! rangés autour d'une table, c'était
Déjà tout un poème :
Mais vous avez voulu, croyant qu'on en doutait,
Y joindre un quatorzième.

Pourquoi donc, a-t-on dit, à ce groupe coquet
Ajouter quelque chose ?
C'est que vous désiriez couronner le bouquet
Par un bouton de rose !



POUR LES CANADIENS

DES ÉTATS-UNIS

A mon vieil et cher ami, l'abbé L. J. Côté.

Un soir que mon esquif, battu, désemparé,
Au milieu des brisants luttait désespéré
Contre les vents contraires,

J'aperçus un rayon qui dans l'ombre flottait
En me montrant la route et le salut ; c'était
Votre phare, ô mes frères !

Or il brille toujours ce foyer rayonnant
Dont la clarté sereine indique à tout venant
Le port après l'orage ;
Il brille, et dans la nuit combien de matelots
Prêts à sombrer, voyant son reflet sur les flots,
Echappent au naufrage !

Ces feux, ce sont vos cœurs qui les ont allumés,
O vous, qui des plus purs sentiments animés,
Dans votre âme attendrie,

Loin du foyer natal à jamais vénéré,
Gardez le souvenir et le culte sacré
D'une double patrie !

Descendants de la France, enfants du Canada,
Sur la plage étrangère où le sort vous guida,
Sans reproche et sans crainte,
Malgré les traits nombreux que l'on vous décochait,
Vous avez fièrement de ce double cachet
Gardé la double empreinte.

De vos traditions religieux gardiens,
Jaloux d'être français, fiers d'être canadiens,
Soyez la sentinelle

D'une race sur qui Dieu se plaît à veiller ;
Et puisse sur l'écueil toujours au loin briller
De vos signaux amis la lueur fraternelle !





A OVIDE PERREAULT

A l'occasion de sa décoration comme chevalier de la Légion d'honneur.

Ami, le lendemain des sanglantes batailles,
Aux accents des clairons, aux éclats des bravos,
Sous les drapeaux flottants, criblés par les mitrailles,
Le général vainqueur jette croix et médailles
Au sein poudreux de ses héros.

Pour un soldat, la croix, fleur de chevalerie,
C'est chaque dévoûment amplement compensé :
C'est le baiser d'orgueil de la mère attendrie ;
C'est le baiser d'amour que donne la Patrie,
En échange du sang versé.

Pour plusieurs c'est souvent l'espérance dernière :
Car chaque brave sait que, défait ou vainqueur,
Tant qu'il vivra, partout, duchesse et cantinière
Diront en regardant briller sa boutonnière :
Celui-là c'est un noble cœur !

Mais, loin du champ d'honneur, d'autres âmes fécondes
Ont, si ce n'est leur sang, autre chose à donner :
Et, fière nef voguant aux plus lointaines ondes,

La France sait trouver, aux rives des deux mondes,
D'autres têtes à couronner.

Ce sont ces cœurs vaillants qui fleurissent dans l'ombre,
A la France vouant tout leur modeste amour,
Et, tandis que là-bas mainte loyauté sombre,
Lui donnent, sans jamais en supputer le nombre,
Leurs dévoûments de chaque jour.

Or, vous êtes, ami, l'un de ces cœurs modèles :
Et notre mère à tous devait bien à cela
D'envoyer vers nos bords ces messagers fidèles
Qu'on nous dit aujourd'hui venus à tire-d'ailes
Vous apporter cette croix-là.

Cette croix, cher ami, beau prix de votre zèle,
Cette croix nous aimons à la voir rayonner :
Mais si la France, ici, devait, chose nouvelle,
Orner chaque poitrine où bat un cœur pour elle,
Elle n'aurait bientôt plus de croix à donner.



NOTES

NOTES

(1)

Castel-Biray est une magnifique villa, résidence d'été de M. Paul Blanchemain, le fils du poète et poète de grand mérite lui-même. Elle est située dans l'Indre, à peu de distance du château de Longefont qu'habitait le père. Ce beau château de Longefont est le débris restauré d'une antique abbaye pittoresquement située sur les bords de la Creuse, non loin du gros bourg de Saint-Gaultier.

(2)

Prosper Blanchemain, décédé en décembre 1879, est inhumé dans l'humble cimetière d'Oulche, sa paroisse, à l'ombre d'une petite église isolée, à l'aspect pauvre et délaissé. Blanchemain était un grand poète avec deux grands défauts : il était riche et sans ambition. Il chantait pour chanter — comme la cigale et le rossi-

gnol. Dédaigneux du gros public et de la réclame, il ne faisait tirer ses ouvrages qu'à 500 exemplaires, qu'il donnait à ses amis. Il en résulte que, si hautement appréciées que soient ses œuvres par les lettrés et les poètes, elles sont relativement peu répandues et peu connues des masses. Ces belles et chastes pages resteront cependant, car elles ont l'élévation et la clarté ; elles vibrent d'une émotion sincère, et sont filles d'une inspiration vraie. Des liens d'amitié et de reconnaissance m'unissaient au poète : une visite à sa tombe avait pour moi le caractère sacré d'un pèlerinage.

(3)

Saint-Benoît-du-Saut est une petite ville de l'Indre, dont la population dépasse à peine un millier d'âmes. On y remarque un antique couvent de bénédictins, ainsi que des travaux d'écluses considérables, où roule en cascades la rivière Le Portefeuille. Sur un vaste plateau, à quelque distance de la ville, se voit un beau dolmen, le dolmen de *Montborneau* suivant Larousse, de *Montgarnaud* suivant Jules Verne. Plus loin se dresse un menhir qu'on appelle ordinairement la *pierre levée*, ou bien encore, je ne sais trop pourquoi, la *croix des Rendes*. Pour y parvenir, en suivant le cours de la rivière, on passe par un endroit très sauvage et très pittoresque, où l'eau fraye bruyamment sa route à travers des roches bizarrement amoncelées, après s'être élargie en une espèce de bassin aux formes irrégulières. C'est ce qu'on appelle la *Mare aux*

Martes. Les Martes sont ces mystérieuses femmes druidiques qui tiennent des fées ou *fades*, et se confondent, dans les traditions, avec les terribles lavandières dont les apparitions nocturnes sont encore redoutées du paysan français.

(1)

La vieille ruine de Châteaubrun a été célébrée par George Sand. C'est là que se déroulent les principales scènes de son roman socialiste *le Péché de M. Antoine.*

Crozant est un petit bourg du canton de Dun, dans le département de la Creuse. Larousse lui donne 1362 habitants. Les ruines de Crozant sont célèbres et attirent un grand nombre de touristes et d'artistes désireux de fixer sur la toile cette montagne de vieilles murailles dont l'effet pittoresque est réellement extraordinaire. Dix mille hommes pouvaient tenir garnison dans ce vaste château-fort, qui passait pour imprenable avant l'usage de la poudre à canon.

" Le rocher escarpé, sur lequel était assise la forteresse, présente, dit Adolphe Joanne, la figure d'un triangle dont les côtés ont environ 800 mètres de longueur et la base un peu moins de 200 mètres. Il se dresse à une grande hauteur au-dessus de deux rivières, la Creuse et la Sedelle, qui le longent à l'est et à l'ouest, et dont les eaux vont se réunir au sommet du triangle qu'il forme, tandis que sa base est séparée du mamelon qui porte le bourg de Crozant par un vallon profond

et étroit comme une tranchée. Un pont dont on aperçoit encore les piles, jeté sur cette tranchée, donnait entrée aux hommes et aux bêtes dans cette forteresse inaccessible de tous les autres côtés. Une partie des murailles et quelques-unes des tours se reportent à la période romaine du XIe et du XIIe siècles. Le donjon et une belle tour ronde appartiennent au XIIIe siècle."

Voici le sonnet improvisé par M. Blanchemain en cette circonstance:

Quand nous vîmes Crozant entre ses deux rivières,
Sentinelle endormie au fond du souvenir,
Enfant d'un sol nouveau, vous m'avez dit : —" Ces pierres,
C'est le passé qui meurt, croyez à l'avenir ! "

Oui, j'y crois, car au bord des ruines guerrières,
Près du géant brisé, je vois se soutenir
Emblème du progrès des races vraiment fières,
L'humble clocher du Christ toujours là pour bénir.

Et je me sens rempli d'espérance profonde,
Puisque à travers les ans Dieu reste le fanal ;
Des sombres passions je laisse mugir l'onde,

Puisque en ce temple ouvert par l'âge féodal,
Mon cœur peut protéger, à l'autre bout du monde
Le toit du citoyen libre de Montréal !

Le 15 août 1880.

(5)

Guillaume Philibert de Naillac, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né vers 1340, mort en 1421. Il était grand Prieur d'Aquitaine, lorsqu'il remplaça comme grand maître Ferdinand de Heredia,

en 1396. Sur ces entrefaites, les Turcs, conduits par Bajazet 1er, ayant envahi la Hongrie, de Naillac courut au secours du roi Sigismond, se conduisit brillamment à la bataille de Nicopolis (1396), où les chrétiens furent écrasés par le nombre, et parvint à s'échapper avec le roi de Hongrie, qu'il conduisit à Rhodes. Quelques années après, il fit une descente sur les côtes de Carie, où il construisit un château-fort, prit part aux expéditions que fit Bousicaut sur les côtes de la Syrie et de la Palestine, servit en 1403 de médiateur entre les Génois et le roi de Chypre, et conclut un traité avantageux avec le sultan d'Egypte. Après avoir assisté au concile de Pise (1409), et à celui de Constance, dans lequel eut lieu la déposition de Jean XXIII (1414), il convoqua à Rhodes, en 1421, un chapitre général de son ordre, et fit prendre des mesures pour rétablir la discipline, améliorer l'état des finances, et mourut peu après Voici l'inscription tumulaire qui se trouve sur son tombeau, dans la petite église de Gargilesse :

Anno : Domini : millesimo : ducentesimo : sexagesimo : sento : die : dominico : post : festum : ominum ; sanctorum : obiit : G. de Naillac ; de profundis vili.

(6)

Argenton-sur-Creuse, l'*Argentomagnus* des Romains, chef-lieu de canton (Indre). 4700 habitants. Belle basilique. Magnifique pont en pierre de taille. Vestiges d'un ancien cirque. Nombreuses antiquités découvertes récemment, en creusant les tranchées d'un

chemin de fer. Sur la gauche de la Creuse, restes d'une ancienne voie romaine, et ruines d'un château-fort construit sur un rocher qui domine la ville. Ce château, assiégé et pris par Henri IV, fut détruit sous Louis XIV.

J'ai retenu un couplet de la vieille chansonnette chantée par la jeunesse d'Argenton, et qui se retrouve mot pour mot et note pour note dans les traditions populaires canadiennes. Le voici :

Vous n'irez plus au bal, madam' la mariée ;
Vous n'irez plus au bal, ni à ces assemblées ;
Vous gard'rez la maison,
Tandis que nous irons.

(7)

Depuis la plus haute antiquité, les Bretons ont célébré la Saint-Jean par de grandes réjouissances populaires. On prétend même que cette fête a une origine antérieure au christianisme. Bien des archéologues y voient un vestige du druidisme : le culte du feu transmis aux Celtes par les anciens sectateurs de Zoroastre. C'est, en tout cas, la fête du solstice d'été, et le trait caractéristique qui la distingue, ce sont les feux de joie que les paysans allument sur toutes les hauteurs, et autour desquels ils dansent et chantent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Tout à coup on entend une espèce de rumeur singulière et persistante qui semble venir de tous les points de l'horizon à la fois. Ce sont les cuivres que l'on fait *cronzer*. Le mot est tout à fait local. Voici en quoi cela consiste.

On prend les grandes bassines d'airain qui servent de cuviers en Bretagne ; on y met un peu d'eau ; on y jette des sous, des clous, des clefs, des cuillers ; puis on tend des joncs en travers de l'évasement. Alors, tandis que des mains les tiennent fortement appliqués sur le rebord, d'autres, trempées d'eau, glissent sur les joncs en leur arrachant d'aigres gémissements, des bourdonnements monotones, des ronronnements fantastiques. Cela ne semble pas résonner très fort, et cependant cela emplit l'atmosphère d'une envahissante vibration qui se fait entendre à des lieues. On prétend que les druides se servaient de ce moyen pour convoquer leurs assemblées.

(8)

Mlle Hectorine Duhamel, fille de M. Joseph Duhamel, de Montréal, maintenant épouse de M. Charles Delamare-Maze, ci-devant de Rouen.

(9)

Cette petite chapelle, dont personne ne connaît l'origine, est située sur la route qui longe la rive gauche de la Loire, à quatre lieues de Nantes, et environ une lieue du Pellerin.

———

TABLE DES MATIÈRES

J.-B. de La Salle 5

I — Reims........ 5

II — La Vision........ 12

III — Dix-neuvième Siècle........ 19

IV — Rouen........ 30

Au bord de la Creuse 39

L'Espagne 61

Le Pellerin........ 73

A Quinze Ans........ 84

Stances à Mgr le chanoine Boucher........ 95

A Mlle Hectorine Duhamel 105

A Mme Albani 111

La Chapelle de Bethléem 119

A Mathew Arnold 129

Le bonhomme Hiver 135

Bienvenue 139

Vers luisants 145

La Louisiane 153

Noëls 157

Messe de Minuit 161

La Poupée 165

Le Premier de l'An 173

Première Communion 177

Les Rois 187

Le Rêve de la Vie 195

A Mme F. X. Lemieux 199

Pour les Canadiens des Etats-Unis 201

A Ovide Perrault 205

Notes 211

The Gazette
1939
MONTREAL, MONDAY, NOVEMBER 20,

FRECHETTE LAUDED ON HIS CENTENARY

French-Canadian Poet Is Memorialized at Large Meeting Here

MONUMENT SUGGESTED

Paul Le Duc Would Place Memorial in Front of U. of M. Building on Mount Royal

Marking the 100th anniversary of the birth of Louis Frechette, French-Canada's outstanding poet who won fame in his native land, in France and in the United States, more than 2,000 men and women gathered at the Windsor Hotel yesterday afternoon when Mrs. Honore Mercier, daughter of the poet, presented two of her father's manuscripts to the Quebec Government.

The manuscripts, were accepted by Hon. Henri Groulx, Provincial Treasurer, who represented Premier Adelard Godbout; they will be deposited in the Government archives in Quebec City where Frechette lived for many years.

Senator Raoul Dandurand, Government Leader in the Senate, who was a friend and associate of Frechette, recalled some amusing anecdotes of their early relations and described the reverence in which Frechette's name was held by the literary elite of France.

The story of Frechette's life, from his birth in Levis, Quebec, in 1839 to his death here in Montreal in 1908, his struggles, the different moods which characterized his work, his successes and failures, were related by Paul Le Duc.

Maxime Raymond, M.P., for Beauharnois-Chateauguay, who was the first speaker at the ceremony, congratulated the members of the Canadian Alliances for Women's Vote in Quebec on their initiative in sponsoring the demonstration to mark the centenary of the poet's birth.

It was a tribute to the women of Quebec, said Mr. Raymond, that in spite of the fact that the whole world was disturbed by the war which was in progress in Europe and when the women here were on the verge of winning a long and hard struggle for the franchise, that they should be the ones who remembered and honored the memory of "Canada's greatest patriot, poet and man of letters."

20,

ndurand, Gov-
ne Senate, who
sociate of Fre-
e amusing an-
y relations and
ence in which
as held by the
nce.
ette's life, from
Quebec, in 1839
in Montreal in
the different
aracterized his
and failures,
aul Le Duc.
d, M.P., for Beau-
y, who was the
e ceremony, con-
nbers of the Can-
r Women's Vote
eir initiative in
emonstration to
ry of the poet's

to the women of
Raymond, that in
that the whole
bed by the war
ogress in Europe
men here were on
nning a long and
the franchise, that
the ones who re-
onored the mem-
s greatest patriot,
letters."

Mr. Le Duc said that Frechette was the first French-Canadian writer who really understood the atmosphere, color and meaning of the struggle which was going on in early French Canada, and who possessed the rare ability of being able to put his feelings on paper with a facility of expression which has never been approached.

The speaker recalled some of Frechette's earlier works, his failure when he attempted to enter politics, his self-imposed exile in Chicago because he believed that the people here did not understand him, and his return to Montreal where he finally found happiness with his family and a select group of friends.

In addition to his poetic works, Frechette was a talented sculptor and painter and devoted many hours of relaxation with these arts in his Sherbrooke street home during the latter years of his life.

Mr. Le Duc said that Frechette had been honored by the French Academy but that here in Quebec, his native land, there was no monument to perpetuate his memory. He suggested that a fitting place to erect a monument to the great French-Canadian would be in front of the new University of Montreal on Mount Royal, where it would serve as an inspiration to future generations.

Miss Idola Saint-Jean presided at the meeting.